



ARTICLES DU JOUR .com



"Le site internet où le lecteur devient plus intelligent"

MARDI 20 NOVEMBRE 2018

"Nous nous sommes menti les uns les autres . Notre mode de vie actuelle n'est pas la vraie vie."

- ▶ **Pablo Servigne : « Il faut élaborer une politique de l'effondrement »** p.1
- ▶ **Une autre fin du monde est possible** (Loïc Steffan) p.10
- ▶ **L'espèce humaine souhaite-t-elle réellement éviter sa propre extinction ?** p.31
- ▶ **La vie d'Akissi dans un monde à +2 °C** p.34
- ▶ **Comprendre les conséquences géopolitiques du dérèglement climatique en 4 questions** p.40
- ▶ **DE DIEU VIVANT A DETENU DE DROIT COMMUN...** (Patrick Reymond) p.45
- ▶ **Transition ? Plutôt révolution énergétique en marche** (Michel Sourrouille) p.46

SECTION ÉCONOMIE

- ▶ **Trop de taxes, trop de crédits et trop de dettes** (Simone Wapler) p.48
- ▶ **Les banques centrales visent Bitcoin** (Bill Bonner) p.51
- ▶ **Quelle menace pour le monde émane des dettes chinoises en dollars ?** (Charles Sannat) p.54
- ▶ **La dette des ménages américains atteint un nouveau record** p.55
- ▶ **2018 : l'année de l'euro ou l'année du début de la fin** (Nicolas Perrin) p.56
- ▶ **Au Royaume des aveugles** (François Leclerc) p.60
- ▶ **Toutes les raisons sont bonnes à prendre pour détruire le marché** (Thomas Veillet) p.61
- ▶ **L'entraînement pour le chaos à venir** (Pierre Templar) p.61

<<>> <<>> <<>> <<>> (0) <<>> <<>> <<>> <<>>

Pablo Servigne : « Il faut élaborer une politique de l'effondrement »

20 novembre 2018 / Entretien avec Pablo Servigne Reporterre
Propos recueillis par Marie Astier et Alexandre-Reza Kokabi



La perspective de l'effondrement du monde peut être un puissant stimulant à l'action. Et permettre de tourner la page du capitalisme et de la société thermo-industrielle, qui ravagent le monde. Il reste à définir les modes d'action. C'est ce qu'explique Pablo Servigne dans cet

entretien.

• Reporterre lance une grande série d'entretiens de fond avec celles et ceux qui renouvellent la pensée écologique aujourd'hui. Parcours, analyse, action : comment voient-elles et comment voient-ils le monde d'aujourd'hui ? Pour ouvrir cette série, Pablo Servigne.

Malgré la barbe, Pablo Servigne ne fait pas ses 40 ans. Depuis le succès de son ouvrage *Comment tout peut s'effondrer*, paru en 2015 au Seuil et coécrit avec Raphaël Stevens, les demandes de conférences pleuvent, la notoriété croît. Chercheur indépendant, essayiste, son domaine d'étude est principalement ce qu'il appelle la « *collapsologie* », l'étude de l'effondrement. Il s'est aussi attaché à contrer l'idéologie compétitive ambiante dans *L'Entraide, l'autre loi de la jungle*, coécrit avec Gauthier Chapelle et publié en 2017 aux éditions Les Liens qui libèrent. Ses deux compagnons de route et lui viennent de publier la suite du livre sur l'effondrement. Dans *Une autre fin du monde est possible*, ils mêlent travaux issus des sciences « *dures* », philosophie et spiritualité pour trouver une posture d'action face à l'effondrement annoncé.

Reporterre — Vous vous définissez comme chercheur « in-terre-dépendant ». Que voulez-vous dire par là ?

Pablo Servigne — C'est Gauthier Chapelle qui a trouvé cette expression. On s'est dit in-terre-dépendants parce qu'on dépend les uns des autres, et on dépend de tous les chercheurs qui ont travaillé avant nous et dont on reprend les travaux, et puis on dépend des « *autres qu'humains* », les plantes, les champignons, les animaux, la biosphère. Cela captait bien, en un mot, notre posture.

Pourquoi avoir quitté le monde universitaire ?

J'ai fait des études d'ingénieur agronome mais j'étais déçu de l'agronomie classique. J'ai finalement fait un mémoire sur les fourmis, qui m'a émerveillé et fait entrer dans la recherche fondamentale. J'ai aussi vu le monde de la recherche changer, devenir trop compétitif à mon goût. J'en suis donc sorti pour continuer à faire partager au plus grand nombre ces merveilles que je découvrais, et provoquer des déclics, comme ceux que j'avais eus, dans les imaginaires.

Quels sont les penseurs de l'écologie qui vous ont inspiré ?

Dans l'écologie scientifique, j'ai des héros et héroïnes qui m'ont fasciné. Je dis bien héroïnes parce que, dans la filiation scientifique, on ne parle pas souvent des femmes. [Lynn Margulis](#) et [Rachel Carson](#), m'ont marqué, en tant que scientifique. Et puis, il y a tous les pères de l'écologie. [Edward Wilson](#) est mon héros, parce qu'il est un grand spécialiste des fourmis. Il a popularisé le terme de biodiversité. C'est un des plus grands penseurs scientifiques de l'histoire, un des plus influents. Et puis [Richard Lewontin](#) sur la génétique, [Richard Dawkins](#) pour ses métaphores incroyables. [Théodore Monod](#), [Hubert Reeves](#), l'écologue [François Ramade](#). Pour le côté politique, dans les femmes, il y a Vandana Shiva. Et puis toute la filiation de la décroissance qui part de [Ivan Illitch](#), [Shumacher](#), et qui va à [Serge Latouche](#), etc. Cela m'a bien nourri mais, dès les années de fac, en même temps que la Confédération paysanne et José

Bové, *Charlie hebdo*, *Le Monde diplo*, Attac, les forums sociaux. Tout cela a pu réunir sciences et politiques, dès que j'ai eu 20 ans.

Quel enfant étiez-vous ?

J'ai grandi dans la ville, mis à part un petit séjour à la campagne, près de Cherbourg. Je devais avoir entre 2 et 5 ans. J'y ai mes plus beaux souvenirs de contacts avec la nature. Je me souviens d'avoir vu passer un lucane cerf-volant, un des plus gros coléoptères, sinon le plus gros en France. C'était un mâle, et avec mon frère, on est restés fascinés. Mais on est vite revenu en ville, en région parisienne, et il y a eu une déconnexion avec la nature. C'était télé, béton, voiture, Nutella. On avait des phases de respiration parce que ma mère est colombienne. Quand on allait en Colombie, la jungle tropicale, la nature complètement foisonnante m'ont aussi fasciné.

Pendant mon adolescence, je n'étais pas politisé, pas engagé dans le monde. Je ne me souviens pas de Tchernobyl en 1986. Pour moi, c'est un grand *black out* jusqu'à 20 ans. Puis, je me suis pris le monde dans la figure.



« Maintenant que le mot “transition” a été repris par plein de gens, même par le gouvernement, c'est devenu un fourre-tout, c'est terrible. »

Vous écrivez que votre thème de recherche, depuis que vous êtes sorti du monde universitaire, est la « transition ». Que mettez-vous derrière ce mot ?

Maintenant que le mot « transition » a été repris par plein de gens, même par le gouvernement, c'est devenu un fourre-tout, c'est terrible.

Mais pour moi, le mot est venu d'Angleterre, par Rob Hopkins, le fondateur du mouvement des villes en transition. Il a publié [*Le Manuel de transition*](#) en 2008, qui a été traduit en France en 2010. Stratégiquement, Rob Hopkins a choisi le mot le plus neutre possible, le plus plat, le plus gentil, pour que tout le monde puisse se l'approprier. À l'époque, j'étais à Liège dans les

milieux de l'éducation populaire, avec un tissu associatif ouvrier, militant, de gauche, féministe, et on a vu débarquer ce mot. On s'est dit « *Comment ça, il n'y a plus de conflits, plus d'inégalités sociales, plus rien ?* » Et en même temps, c'était fascinant parce qu'il parlait d'effondrement, de pic pétrolier, de catastrophe climatique. On a fait une critique. Donc, pour moi, c'est ça la transition, c'est une sorte de mélange de radicalité sur les catastrophes, de lucidité à pleurer, avec un pragmatisme anglo-saxon qui pousse à l'action.

Donc ce n'est pas un changement progressif de la société. C'est la mort de quelque chose et la renaissance d'autre chose. Au milieu, il y a un état de désorganisation radicale. Et ça, on l'oublie souvent.

Pourtant, le mot transition est souvent utilisé pour désigner une transformation continue de la société, et opposé à l'effondrement, qui implique une rupture...

Mais pour moi, ce n'est pas opposé. Ce n'est pas parce qu'on pense des scénarios comme celui de [Negawatt](#) sur l'énergie ou d'[Afterres 2050](#) sur l'agriculture, qui donnent un horizon continu et radical de transformation, que l'on doit s'empêcher de penser les discontinuités, les ruptures d'approvisionnement en pétrole, les catastrophes naturelles, etc. Donc mon travail, depuis le premier livre [Nourrir l'Europe en temps de crise](#), c'est de dire il faut des changements progressifs, radicaux, pour nourrir un horizon, mais il faut en même temps penser les discontinuités, apprendre à y réagir politiquement, et surtout, les prévoir.

La notion d'effondrement fait débat dans le monde de l'écologie. Certains disent que l'annoncer dissuade de lutter contre la crise écologique. Qu'en pensez-vous ?

Face au mot effondrement, il y a une diversité de réactions. Il y a des gens qui sont sidérés, dans le déni, qui ne veulent pas voir la catastrophe. Il y en a qui disent « *oui, il y a des catastrophes, mais on pourrait encore les éviter* ». Il y en a qui disent « *ah, enfin, on dit qu'il y a des catastrophes, maintenant, on passe à l'action* ».

Beaucoup de gens dans le milieu de l'écologie m'ont dit « *arrêtes avec tes mauvaises nouvelles, cela démobilise* ». Je trouve que c'est faux. Cette réaction cache une peur de traverser des peines et des souffrances. Ne rester que dans les bonnes nouvelles et le positif, pour moi, c'est bancal. On ne voit pas arriver les choses. Je suis plutôt dans la posture du catastrophisme éclairé du philosophe Jean-Pierre Dupuy : on va se forcer à voir les mauvaises nouvelles, on va même considérer, alors qu'elles sont incertaines, qu'elles sont certaines, pour pouvoir mieux les éviter.

Cela en désarçonne certains, moi, je trouve que c'est plus puissant. Dans le nouveau livre, on appelle cela les « *pessimistes plus* ». Il y a aussi les « *pessimistes moins* », ceux qui disent que tout est foutu. Ils ont deux pieds dans les mauvaises nouvelles et d'un point de vue éthique, c'est insupportable. Et à l'inverse, il y a les « *optimistes moins* », les béats : ceux qui ne veulent pas voir les mauvaises nouvelles et vont se prendre un mur parce qu'ils ne regardent pas en face. Enfin il y a les « *optimistes plus* », dont on a besoin parce qu'une fois conscients des mauvaises nouvelles, ils passent à l'action.

« La mondialisation a fait que tout est interconnecté. On est dépendant de la croissance

économique, sinon tout le système économique s'effondre. »

Donc, dire que l'on peut encore éviter un changement climatique allant au-delà de 2 °C ou 1,5 °C, c'est ne pas se donner les moyens de s'y opposer ?

En fait, il est déjà trop tard pour plein de choses. Limiter le réchauffement climatique à plus 1,5 °C, je n'y crois plus. Plus 2 °C, cela me paraît hyper optimiste. On pourra même aller à plus 9 °C si on trébuche et qu'on n'avait pas prévu quelque chose. Cela signifie l'anéantissement de la biosphère. Pourtant, il faut agir, on en a le devoir éthique. Ce n'est pas parce qu'on a des chances de ne pas arriver à inverser la tendance qu'il ne faut pas se mettre en action.

Je prends la métaphore de la maladie incurable : le médecin vous annonce que vous avez un cancer et que vous n'en avez plus que pour six mois. Comment allez-vous faire pour les vivre le mieux possible ? C'est une question de récit, d'émotions, de cheminement intérieur. Et si vous les vivez bien, avec conscience qu'il y a une fin possible, vous aurez une chance, peut-être, de la repousser, voire de guérir.

Vous dites qu'il y a des effondrements souhaitables. Quels sont-ils ?

Le capitalisme, la société thermo-industrielle qui ravage tout... Après, à chacun de voir en fonction de sa culture politique. Il y a en ce moment des systèmes humains, politiques, qui sont toxiques, pour eux-mêmes, et pour la vie sur terre. Donc, ça pose la question stratégique de savoir ce qu'on veut voir s'effondrer, ce qu'on veut ne pas voir s'effondrer, et quand on est un peu plus clair là-dessus, on peut commencer à élaborer des stratégies, donc des alliances, et le début d'une politique de l'effondrement.

Ce que l'on constatait dans le premier livre est que, quand une société choisit un système sociotechnique, cela verrouille le système d'innovation. La mondialisation a fait que tout est interconnecté. On est dépendant de la croissance économique, sinon tout le système économique s'effondre. C'est la métaphore de la fusée. Elle est conçue pour accélérer et monter. Si après le décollage, on appelle la fusée et on dit « *arrêtez, stop, ralentissez, reposez-vous* », elle va s'écraser car elle n'est pas conçue pour cela. Par exemple, pour une transition des énergies renouvelables majeure, il faut de la croissance. Donc les effondrements servent à ça, à de grands déverrouillages. C'est comme une forêt, un écosystème, qui passe par une phase d'incendie, puis renaît. C'est aussi une occasion.

Depuis la publication de « Comment tout peut s'effondrer » en 2015, avez-vous observé une évolution dans la perception de cette notion d'effondrement ?

Oui, clairement. Quelque chose a changé ces derniers mois, peut-être même ces deux dernières années. Je le vois dans les conférences que je donne. Il y a cinq ans, la moitié voire les trois quarts de la salle étaient sidérés, certains sortaient en pleurant, d'autres étaient en colère. Aujourd'hui, massivement, les gens disent « *super, enfin on dit les choses, allez on peut aller de l'avant* ». Même des partis politiques et des hauts-fonctionnaires en parlent.

Nous sommes donc mieux préparés à l'effondrement ?

Peut-être, je l'espère. C'est le but, de créer des déclics. L'effondrement est une mise en récit de

chiffres catastrophiques qui changent notre manière d'être au monde, de voir l'avenir, de s'organiser, de réfléchir à ce qu'on peut faire.

« Comment on s'organise de la manière la plus plate et horizontale possible pour favoriser l'entraide, la coopération, l'autogestion, et être en lien avec les autres qu'humains est pour moi l'aboutissement de la politique. »

Dans « L'entraide, l'autre loi de la jungle », vous faites un parallèle avec la série étasunienne « Games of Thrones ». La descente des marcheurs blancs peut provoquer l'alliance des familles... C'est le déclic que vous espérez ?

C'est cela... Ou pas. C'est ce qui fait que cette série a un bon scénario. On a envie que les familles s'allient pour lutter contre les menaces globales — d'ailleurs, au passage, c'est inversé : les migrants viennent du Nord et c'est le refroidissement climatique. Mais elles continuent à se déchirer malgré les deux grands méchants loups qui arrivent. C'est le héros, John Snow, qui pourrait faire le lien et unir ces familles. Le réchauffement climatique pourrait donc être une occasion, un grand méchant loup, pour faire coopérer tous les pays, ou même l'humanité avec les plantes, les champignons, les animaux.

Vous vous voyez comme un John Snow ?

(rires) Je ne sais pas. Sur internet, il y avait une caricature de John Snow, ils avaient collé ma figure dessus, « *collapse is coming* » [1].

Voyez-vous des John Snow ?

François Ruffin ? Il y en a qui, idéologiquement, ne se sont pas vautrés dans la compétitivité, qui arrivent à décroquer, à aller voir les différentes familles sans se boucher le nez, c'est fort.

Car la culture du cloisonnement propre aux structures hiérarchiques pyramidales de nos sociétés pousse structurellement à la compétition. Arriver à aplatir ces hiérarchies, c'est tout l'enjeu de l'anarchisme. C'est très subtil, et c'est vraiment pour moi l'aboutissement de la politique. Comment on s'organise de la manière la plus plate et horizontale possible pour favoriser l'entraide, la coopération, l'autogestion, et être en lien avec les autres qu'humains.

Et pourquoi a-t-on autant besoin de mettre en place ces systèmes moins compétitifs selon vous ?

Parce que la compétition est devenue toxique. L'ami de Darwin Thomas Huxley parlait de la vie comme d'une arène impitoyable où des gladiateurs se battent. Si tu mets des gladiateurs qui sont bien entraînés, bien armés, qui ont envie d'y aller parce que c'est un honneur d'aller se battre pour l'empereur, et que tu les mets une heure, cela fait une belle compétition. Si tu les mets deux ans dans l'arène, qu'ils n'ont pas d'arme, qu'ils n'ont pas envie d'y aller, cela va être très désagréable pour tout le monde. Là, on met des chômeurs, des étudiants, des chefs d'entreprise en compétition. Toute la vie, tu te lèves, tu es en compétition. Tu as gastrite, cancer, ulcère, *burn-out*, tout ce que tu veux. En plus, on entre en compétition avec les autres qu'humains. Tu as un champ, tu es agriculteur, tu vois un scarabée. C'est un compétiteur qui veut manger les mêmes grains. Tu vas créer des produits en « *cide* » et « *cide* », c'est tuer.

Alors qu'on pourrait amener une guêpe, mettre des buissons ou des oiseaux, pratiquer une agriculture de la coopération. L'idée n'est pas d'aller vers un monde Bisounours de coopération totale. Mais c'est une forme de yin et de yang qu'il faut rééquilibrer.

Et le rôle de la coopération dans la perspective de l'effondrement ?

On a remarqué que quand on apporte l'idée de l'effondrement ou des catastrophes brutales, la question qui revient est : « *Mais, on va tous s'entretuer ?* » Comme dans un film de zombies, parce que c'est notre imaginaire de penser que si l'État disparaît, on retrouve un état de nature qui est « *sauvage* », « *barbare* » et compétitif par nature. On croit que le voisin, s'il n'y a plus de policiers, est un ennemi potentiel qui va nous voler notre nourriture. C'est une prophétie autoréalisatrice car, par anticipation, on se prépare à la violence. Arriver brutalement dans les pénuries avec cette croyance généralisée, c'est une bombe à retardement qu'il faut désamorcer.

Or, plus tu es dans l'épicentre d'une catastrophe, plus il y a d'actes altruistes, d'entraide et d'auto-organisation. C'est ce que constatent tous les sociologues et les scientifiques des catastrophes.

Après, que ça dure, ce n'est pas sûr. Si la catastrophe dure des mois, des années, la coopération peut se dégrader. C'est pour cela qu'on a écrit *L'Entraide, l'autre loi de la jungle* : pour donner les outils pour stabiliser les niveaux d'entraide dans un groupe et pour arriver à croire dans notre potentialité prosociale. Nous sommes l'espèce la plus sociale du monde vivant. On arrive à coopérer avec des gens qu'on ne connaît pas, qui sont à l'autre bout du monde. C'est unique dans le monde vivant.



« Tu ne peux pas avoir juste des méditants qui font du yoga toute la journée et des militants qui ne font que de l'action sans s'être posé la question du rapport au monde et à soi. C'est un peu, encore une fois, une entreprise de décroisement, de réconciliation pour retrouver tout ce que le capitalisme et la modernité ont desséché : le lien et le sens. »

Comment s'ouvrir également à une coopération avec les « autres qu'humains » ?

Le social et l'écologique, pour moi, participent du même rapport au monde : prendre soin des autres, de l'équité et de l'interdépendance entre humains ou non-humains. Il y a les humains, notre famille, mais aussi des animaux, des plantes, des champignons, des bactéries qui nous aident à vivre. Sans eux, nous sommes morts.

Un arbre dans la forêt, quand il croît, devient très grand et se déploie, il fait un million de graines et nourrit tout l'écosystème. Il est dans l'abondance. Dans la nature, il y a un principe qui veut que tu croisses, que tu croisses, et que, quand tu es bien dans ton rôle, tu t'arrêtes de croître. Chez les humains, il y a ça aussi. Tu commences à produire de l'abondance ; tellement, que tu deviens un ancien, et tu arrives dans le don. Mais si tu crées des produits en « *cide* », qui tuent le reste, tu te retrouves tout seul. Il n'y a plus de forêt. Et s'il y a un coup de vent, tu meurs. Donc, tu nourris tout le reste parce que tu es en interdépendance.

Alors, comment retrouver cette réciprocité fondamentale ? Il y a plein de pistes. L'une d'elles est d'aller voir les autres cultures. Parce que nous, les Occidentaux modernes, c'est [Philippe Descola](#) qui dit ça, on est « *naturalistes* ». On est la seule culture qui parle de « nature », qui a inventé un mot pour désigner les êtres vivants non humains. Les Indiens Jivaros ne le comprennent pas parce qu'ils ne se sentent pas exclus de la nature. Pour moi, il faut arrêter avec le mot « nature ». Conceptuellement, c'est toxique.

Vous nous invitez aussi à nous ouvrir à la dimension spirituelle du rapport au vivant...

Tout à fait. « *Spirituel* » est un gros mot en France, alors, on va désamorcer tout de suite. Ce n'est pas forcément religieux. On peut avoir des spiritualités sans religion, sans structure hiérarchique qui te dise quoi penser. Inversement, on peut avoir des religions qui ne sont pas spirituelles. Pour moi, le spirituel, c'est deux choses définies par le philosophe Dominique Bourg.

Tout d'abord, c'est un rapport au monde et à ce qui nous est donné. À la naissance, on est complètement vulnérable. Tout nous est donné par maman, papa, l'environnement, la nourriture, les autres qu'humains. Donc, quel est ton rapport avec ce qui t'est donné, ce que tu n'as pas produit ? Es-tu dans la gratitude ? Dans le je-m'en-foutisme ? La réciprocité ? Ensuite, c'est ton rapport à l'accomplissement de soi. Que veux-tu raconter à tes petits enfants sur ton lit de mort quand tu diras : « *Voilà, j'ai été ça.* » La spiritualité, c'est ce chemin intérieur.

Pour moi, on ne peut pas se passer de ça. Et on est devenu, en France — par un rejet de tout ce qui est religieux et spirituel, et à juste titre d'ailleurs — un peu maladroits pour ce chemin intérieur. Or une action collective que je dirais extérieure doit passer aussi par une transition intérieure. Tu ne peux pas avoir juste des méditants qui font du yoga toute la journée et des militants qui ne font que de l'action sans s'être posé la question du rapport au monde et à soi. C'est un peu, encore une fois, une entreprise de décroissement, de réconciliation pour retrouver tout ce que le capitalisme et la modernité ont desséchés : le lien et le sens. Le livre est un appel à cela, pour aborder les tempêtes de manière un peu plus résiliente et solide.

Vous faites le constat de l'effondrement et proposez une voie pour s'y préparer. Comment mettez-vous cela en pratique dans votre vie personnelle ? Vous avez notamment fait le choix d'aller vivre dans la Drôme.

J'ai de jeunes enfants et nous voulions qu'ils grandissent dans le sauvage, au contact des non-humains et d'un rapport plus fort avec les humains. Nous étions en ville, hors-sol, dans un appartement, et les petits étaient émerveillés par les tractopelles, les camions-poubelles, les ambulances... Nous, on voulait voir les renards et les chouettes. Et, en fait, on a remarqué qu'en quittant la ville, on quitte l'anonymat. La ville est une coopération entre plein d'individus anonymes. Mais à la campagne, on retombe dans des modes coopératifs fonctionnant sur la réputation. On voulait aussi apprendre à faire un potager, à prendre un peu d'autonomie pour savoir manger en cas de rupture du système alimentaire. On est assez maladroits mais on commence à y parvenir. Et puis, on est arrivé et les gens nous ont tout de suite spontanément aidés. On est dans la montagne et plus on monte dans les montagnes, plus il y a d'entraide spontanée parce que le milieu est difficile. On retrouve cela dans tout le monde vivant : plus le milieu connaît la pénurie, plus l'entraide émerge. Tu y es obligé, sinon tu meurs.

« J'ai envie de vivre la suite, de trouver ma mission de vie, à quoi je sers, qui je veux être, comment relier les gens pour avoir moins de souffrance... »

Dans vos conférences, j'imagine que les gens vous demandent toujours : « Qu'est-ce qu'on peut faire ? » Que leur répondez-vous ?

Que je ne sais pas trop. Nous, on donne des outils conceptuels, pour que les gens déploient leur imagination et leur « que faire » selon leurs sensibilités.

Après, dans la vie de tous les jours, une des clés pour nous a été de dépenser moins pour pouvoir travailler moins et nous libérer du temps. Aujourd'hui, on a un habitat léger, pas de loyer, pas de prêt à la banque, on n'a plus de crèche, les enfants sont à l'école. On n'a plus de choses à payer tous les mois et ça nous a fait un bien fou. On est arrivé dans une sorte, petit à petit, de dépouillement qui nous rend plus vulnérables. On a moins de puissance d'action mais en même temps, il y a des relations plus faciles de réciprocité avec les autres. C'est mon parcours, je ne dis pas que tout le monde doit le faire.

Vous avez des enfants, tout en annonçant l'effondrement. N'avez-vous pas peur du monde que vous allez leur laisser ?

J'ai un peu peur, mais pas que. Je suis aussi triste. J'ai de la joie, de la colère. Avec Gauthier [*Chapelle*] et Raphaël [*Stevens*], on a eu tous les trois des enfants après avoir fait ces constats sur l'effondrement. Cela participe d'un élan vital, c'est le même élan qui m'empêche de me suicider. J'ai envie de vivre la suite, de trouver ma mission de vie, à quoi je sers, qui je veux être, comment relier les gens pour avoir moins de souffrance... Peut-être que ce n'est pas la solution de faire des enfants. Moi, ça m'a nourri dans mon parcours. Ça m'a ancré, m'a amené vers le sauvage, vers les émotions. Ça m'a fait sortir la colère et ils savent trop bien appuyer sur le bouton colère. Ça m'a aidé à trouver une posture pour les tempêtes, les catastrophes et l'effondrement.

Lors de [notre interview sur « Comment tout peut s'effondrer »](#), vous aviez dit qu'eux seraient mieux préparés que nous. Le pensez-vous toujours ?

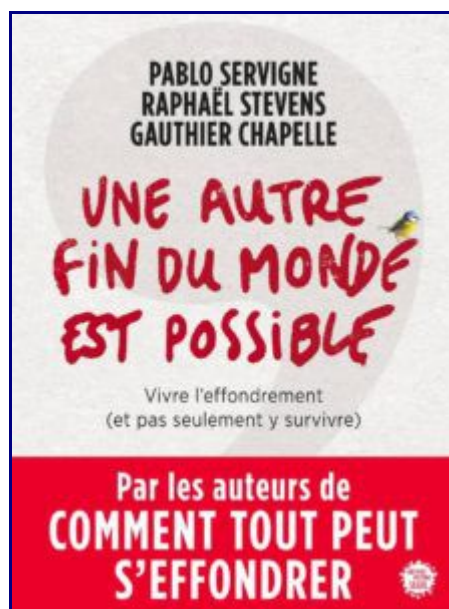
Oui, et je remarque ça dans le public aussi. C'est intéressant de voir qu'il y a des différences de

réception du message en fonction des âges. Par exemple, chez les vieux je vois beaucoup de cynisme, de « *je serai mort dans 10 ans, donc je m'en fous* ». Cette posture, on l'a très rarement chez les femmes ou les hommes qui ont un bébé. Ils ne peuvent pas se permettre, ils sont dans un élan de vie. Et chez les encore plus jeunes, les ados, les enfants, il y a une plasticité. Ils sont nés dans l'effondrement. C'est leur normalité, depuis la naissance, on leur a dit que les oiseaux et les abeilles mouraient en masse. Donc, ils peuvent se mettre en mouvement plus facilement que les vieux écolos qui sont déjà avertis depuis 60 ans mais qui sont un peu usés, un peu cristallisés, un peu durcis.

Une autre fin du monde est possible

Loïc Steffan Published 5 novembre 2018

Une autre fin du monde est possible est le dernier opus d'une trilogie dont les premiers tomes sont *Comment tout peut s'effondrer* et *L'entraide – L'autre loi de la jungle*. Sans être familier de ces personnes, je connais un peu un des auteurs pour avoir échangé avec lui. Voilà comment j'interprète l'articulation des 3 tomes. Le premier tome posait le décor de l'effondrement et avait provoqué chez de nombreux lecteurs une sidération importante. Les gens semblaient imaginer la guerre de tous contre tous. La réponse fut *L'entraide* pour tordre le cou à cette idée. Mais les auteurs continuaient à recevoir des réactions émotionnelles fortes. Des lettres où les gens racontaient les conséquences dans leurs vies de ce bouleversement à cause des deux premiers livres. Il ne voulaient pas laisser les lecteurs avec leurs souffrances et sans solutions. S'ils rappellent à juste titre que 70 % des personnes sont résilientes, l'empathie des auteurs les a poussés à répondre par ce troisième volume qui s'adresse à nos contemporains du monde occidental qui eux ne sont pas spontanément résilients.



J'ai déjà lu un certain nombre de réactions épidermiques à l'idée de ce livre. Notamment par d'autres acteurs de la collapsologie. Pour moi les détracteurs se trompent totalement. D'autant plus, que pour la plupart, ils n'ont, à ce jour, pas lu le livre. Bien sûr je n'adhère pas à tout et je

trouve que la partie sur la spiritualité et le phénomène religieux est très perfectible. il y a deux grosses erreurs à mon avis. Le fait de confondre le chemin qu'ils ont choisi pour eux et la spiritualité en général. Ce qui est bon pour soi ne l'est pas forcément pour l'autre. Il faut donc une distance critique minimale quand on fait ce travail. Ils ont bien étudié l'apport évident de la spiritualité en général dans les situations de crise car il existe des études qu'ils esquissent mais il faudrait étendre à leur rapport à l'écologie qu'elles entretiennent chacune à leur manière. Ses religions seront aidantes pour sensibiliser les populations à ces questions où non de l'environnement et il faut en avoir conscience. Il ne faut pas s'arrêter aux ontologies car c'est un peu court. Même si ce pas de côté est un salutaire dans un occident hyper ethnocentré et sûr de sa supériorité plutôt scientifique et athée. On n'arrive pas à penser que ce qui est bien pour nous n'est pas forcément la façon dont l'autre réagit. Et du coup, on ne le comprend pas et on s'affronte. Il à plus de 80 % de la population mondiale qui croient en dieu (les athées au sens strict sont à peine 500 millions dans le monde sur 7,5 milliards de personnes) et les grandes religions qui sont d'abord des spiritualités avant d'être des systèmes sociaux ont un discours sur les sujets qui nous intéressent. Ils devraient donc le décrire et montrer aussi le rapport à la nature et à l'écologie. Ce qui n'est pas fait. Il vaut mieux comprendre cet aspect des choses si on pense qu'il y a encore un espoir de changer la fin du monde. Et sans espoir pas d'inflexion possible même à minima de la trajectoire ce qui est préférable à rien du tout. J'essaierai donc pour un futur article de faire un petit topo de la position des différentes religions sur ces questions et comment on peut mobiliser leur corpus de croyance. J'en ferai un autre sur la peur et sur la façon dont se conçoivent les messages de persuasion à partir des travaux sur la prévention en santé pour faire changer les comportements (j'ajouterai les liens quand ils seront prêts). Mais sinon je trouve que le livre comble une des lacunes de la collapsologie qui ne s'intéresse pas assez à la conséquence de cette annonce.

Cependant c'est quand même une introduction très intéressante qui vaut aussi par les presque 500 références et notes de lecture qui fournissent un terrain d'exploration très important. J'ai d'ailleurs choisi de garder un maximum de noms cités pour ceux qui souhaiteraient faire des recherches sur les thèmes et auteurs abordés.

Ce livre de Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle est construit en trois parties liées. Il se veut un chemin pour apprendre à vivre avec l'idée d'effondrement en développant une philosophie du collapse qu'ils nomment « collapsosophie ». Je trouve que ce livre est très intéressant pour permettre aux personnes qui découvrent cet objet d'étude de trouver éventuellement un chemin pour parcourir (peut-être plus vite) la courbe de deuil. Pour cela ils nous proposent des pistes pour gérer l'onde de choc et aller de l'avant. Ils nous invitent à divers voyages avec les « collapsonautes ». Les auteurs nous mettent aussi en garde contre les optimismes et les faux espoirs. Dans la première partie du livre, ils explorent l'impact des événements difficiles sur notre psyché et les façons de réagir. Dans la deuxième partie, ils nous proposent de changer la narration du monde, en faisant un pas de côté vers d'autres façons de penser le monde. La dernière partie revient sur le spinozisme et la philosophie. Sur la nécessité de grandir et de pacifier en acceptant notre part de féminin et la nécessité de créer des réseaux pour les moments de gros temps. Ils entrent dans la *collapsosophie* en abordant la problématique essentielle des liens à tisser avec nous-mêmes, entre nous et avec les autres êtres vivants.

Finalement, ils proposent de prendre le livre comme une ressource : « comme une visite dans

un immense potager sauvage. Sentez-vous libres de vous balader et de cueillir ce qui vous attire, ou de vous renseigner sur ce que vous ne connaissez pas. Et comme les Indiens Kogis, remplissez deux sacs. Celle de droite avec ce qui vous parle et vous convient ; celle de gauche avec ce que vous désapprouvez ou qui vous semble non-pertinent aujourd'hui, pour pouvoir y revenir plus tard. »

La conclusion ne sera pas pour déplaire aux créateurs de LCH dont je fais partie (groupe facebook La collapso heureuse). « L'apocalypse » n'est pas incompatible avec un « happy collapse ». S'arrêter au premier tome et se contenter des réactions de sidération comme l'a choisi T30 ne nous a pas semblé suffisant même si ses membres restent nos amis. C'est précisément dans ce contexte que LCH – et bien avant le troisième tome -, est né pour tenter d'apporter des éléments de réflexion qui permettent de dépasser le stade du constat et les affects tristes qu'il génère. Il est parfaitement possible de percevoir à la fois, dans les temps qui viennent, de la joie et de la tristesse. Une joie intérieure conjointement à une tristesse extérieure. Une citation de Lacordaire introduit le livre « Il y a des choses qu'on ne voit comme il faut qu'avec des yeux qui ont pleuré. » Et ce même Lacordaire proposait de s'unir à ses adversaires (ce n'est pas leur cas on est amis et c'est plus facile) dans une vérité plus grande, source d'un dialogue fructueux. Je le fais en résumant ce livre dense. Effectivement, on peut ressentir des tristesses pour les destructions mais aussi de la joie devant les choix et les opportunités de créer de nouveaux mondes. Le groupe LCH a commencé bien avant la sortie de ce livre. Il ne peut que le saluer car il brosse un portrait des pistes que nous essayons d'explorer.

Revenons maintenant un tout petit peu plus en détail sur le contenu. Uniquement pour vous donner plus encore l'envie de le lire.

Introduction – Apprendre à vivre avec et élargir à la collapsologie

Les auteurs soulignent à raison que les images liées à la collapsologie évoquent immédiatement des visions assez noires et il est de fait difficile de briser un certain nombre de tabous autour de ces questions. Mais ils rappellent que tout ce qui était dans les livres précédents était parfaitement documenté et que des chercheurs en climatologie avaient annoncé, lors d'une conférence à Oxford, les enjeux du siècle. Les données sont là. Il est plus intéressant de se focaliser sur la prise de conscience et le changement d'attitude plutôt que de ressasser à l'infini (constat était à l'origine de la création du groupe LCH). Les rédacteurs de cet opus nous disent que face à ces annonces une réaction est de commencer à s'y préparer. Les survivalistes sont dans cette logique. Certes le mouvement est caricaturé mais il est plus riche et complexe et montre que la pyramide de Maslow est plutôt une table où la hiérarchie des besoins est variable selon les individus. Cependant Kim Pasche, un de leurs amis résume assez bien le problème de nos mentalités occidentales. « Si vous mettez dix survivalistes dans une forêt pendant des mois, explique-t-il, ils vont s'entretuer et détruire la forêt. Si vous mettez dans la même forêt dix Amérindiens, non seulement la forêt sera plus belle et productive, mais ils auront constitué une tribu, une vraie communauté d'humains en lien avec les autres êtres vivants. » L'ontologie (nous y reviendrons plus tard) est différente.

Les collapsologues qui souhaitent avancer peuvent prendre différentes voies. Il sera essentiel d'élaborer des propositions politiques pour que l'action collective permette d'agir. Mais les

auteurs insistent sur la nécessité d'accomplir d'abord un chemin intérieur et d'approfondir sa compréhension de la psychologie en situation de catastrophe. Une fois le déclic réalisé, de nombreuses personnes préfèrent apprendre à vivre avec cette réalité plutôt que d'accumuler les connaissances sur cette réalité. Ils les nomment collapsonautes. On pourrait croire cet axe psychologique réservé aux femmes (préjugé sexiste) ou un luxe de bobos mais cela concerne vraiment tout le monde.

Paul Chefurka propose une route en 5 étapes. Tout d'abord, on ne voit pas le problème et on pense qu'il faut renforcer ce qui ne va pas. Ensuite, on prend conscience d'un problème fondamental parmi d'autres (climat, pic pétrolier, pollution, etc.). Ce « problème » accapare toute l'attention de la personne, qui croit sincèrement qu'en solutionnant celui-ci tout redeviendra comme avant. Puis on comprend que plusieurs problèmes se cumulent et on tente de les classer par gravité. Au quatrième stade on comprend que tout est lié de manière systémique et les individus cherchent des groupes de pairs. Enfin, au stade ultime, on change le fusil d'épaule. On accepte que la situation est insoluble et on apprend à vivre avec. Comme la remise en question est radicale on peut s'isoler de son entourage voire entrer en dépression. On peut soit réagir en s'engageant en politique (transition, communauté résiliente, Zad, etc.) qu'il nomme «voie extérieure» ou vers la spiritualité qu'il nomme «voie intérieure». Cela nécessite une ouverture d'esprit et un décloisonnement qu'ils résumant dans l'adage bien connu de Spinoza: «Ne pas se moquer, ne pas se lamenter, ne pas détester, mais comprendre.» Et à ce stade la collapsologie (qui consiste en l'étude scientifique du problème) ne suffit pas. Ils prennent en exemple le livre de D. Bourg *Une nouvelle Terre* ou les propos de Greer sur les manques des mouvements écologistes dans les 70. Les auteurs enjoignent aussi les scientifiques à ne pas hésiter à parler avec leur cœur. Les rédacteurs du livre ont aussi conscience que des clichés polluent l'image de gens qui explorent des voies alternatives (il en est de même pour les végans, par exemple). Ils nous disent d'aller voir par nous-même la vacuité ou l'intérêt de ces démarches.

Première partie – Se relever après l'onde de choc et reprendre ses esprits pour aller de l'avant en se méfiant de l'optimisme et de l'espoir feints mais accepter la possibilité de résilience.

Nous vivons une succession de nouvelles qui rendent les conclusions difficiles et renversantes pour ceux qui les découvrent. Tous les écrits sur le sujet éludent trop la question des émotions qui sont pourtant importantes. Dans ces situations difficiles, les traumatismes psychologiques touchent peu de gens. Pas les émotions qui nous concernent tous. On peut ressentir peur, colère, tristesse, résignation, culpabilité, sentiment d'impuissance. Mais nous sommes tous concernés. Dès aujourd'hui, un adulte sur cinq vivra une catastrophe durant sa vie aux USA. Ces chiffres sont en augmentation partout dans le monde eu égard au changement climatique et à l'augmentation de la densité de population. Le nombre de morts reste faible mais de nombreuses personnes devront vivre en se sachant survivant. Les conséquences psychologiques perdurent dans le temps. Beaucoup plus que les blessures physiques. Savoir comprendre, gérer et traiter ce genre de traumatismes s'avère fondamental pour nous préparer à encaisser les futurs chocs. Lors d'un tel événement, les premières réactions sont la sidération (inhibition), le déni, l'action (sauver ses proches, par exemple) ou la fuite. Le choc peut provoquer un état de stress

intense, puis des réactions plus durables comme l'anxiété, l'irritabilité, le désespoir, l'apathie, la perte d'estime de soi, la culpabilité, la dépression, la confusion, des insomnies, des troubles alimentaires ou encore des difficultés à prendre des décisions. Les professionnels de la santé mentale parlent d'« état de stress post-traumatique ». Des centaines d'études de psychiatrie ont été menées sur ce sujet. Elles montrent que les symptômes peuvent mettre jusqu'à six mois à apparaître. Les femmes, les enfants, ainsi que les personnes âgées, sont les plus vulnérables. Un des problèmes essentiels est la perte de liens de voisinage. On constate des peines écologiques liées à la disparition ou à la destruction physique (d'espèces, de milieux, d'écosystèmes, etc.) et la perte des savoirs liés à ces milieux. La connexion à un territoire renforce le choc. On nomme « solastalgie » (Glenn Albrecht), ce malaise et cette peine liés au souvenir d'un lieu de vie (territoire et écosystème) détruit ou dégradé. Ce sentiment de désolation est, par exemple, fréquemment ressenti par les migrants. La perte de savoir perturbe l'identité. Les vieilles générations « n'ont plus confiance en leur savoir » et souffrent aussi de n'avoir pu défendre un territoire qui était sous leur responsabilité. Honte, culpabilité et sentiment d'impuissance viennent les ronger.

On peut nommer un certain nombre d'émotions négatives. Tout d'abord, la tristesse surgit quand nous perdons ce que nous aimons. Elle peut conduire au désespoir. Ensuite, la colère peut survenir pour la défense d'un territoire ou d'une identité attaquée. C'est aussi la preuve d'une grande sensibilité à l'injustice. Elle peut servir à agir quand on la canalise. Enfin, la peur est très commune quand on pense à l'avenir de ses proches. La peur peut mener au déni comme nous aider à agir.

De nombreuses personnes éprouvent des difficultés à exprimer leurs émotions. Le réflexe le plus fréquent est donc de réprimer ces affects, empêchant les émotions dites « négatives » de sortir, au profit des émotions dites « positives » comme la joie ou l'enthousiasme. Mais ces émotions négatives peuvent stimuler la recherche d'informations qui nous permettront de nous mettre en mouvement mais il faut savoir passer à autre chose par la suite. Joanna Macy montre que ne plus se cacher les faits provoque un regain d'énergie et une sorte de libération d'enthousiasme conduisant à de la joie. La gestion correcte des émotions est importante aussi bien pour les chercheurs que pour le grand public.

Mais l'annonce de mauvaises nouvelles nécessite un savoir faire qui n'est pas assez développé. Il y a trois catégories de mauvaises nouvelles. La catastrophe est déjà là (mort, perte d'une maison, pollution, etc.) ou elle n'a pas encore eu lieu mais elle est inéluctable (terre bientôt invivable, etc.). Il est important de comprendre que la prise d'émotion peut être décalée avec la prise de conscience. Il y a enfin la perte liée au futur anticipé qui touche surtout les jeunes. Les auteurs étudient le parallèle avec l'annonce d'une maladie incurable. Le collectif *Dingdongdong* étudie l'impact de l'annonce de la maladie de Huntington. Collapse ou maladie, les deux annonces se rejoignent dans leur puissance d'impact. Les croyances qui découlent de l'annonce deviennent alors une redoutable « machine à construire du destin ». Elles peuvent soit vous rendre plus malade, soit vous libérer. Tout dépend de ce qu'on en fait. Il s'agit de créer une culture plus « positive » du mal. Le premier conseil du collectif est d'arrêter de « se battre contre la maladie », car cela n'apporte pas grand-chose de constructif.

La deuxième leçon est qu'on ne peut pas annoncer que « tout est foutu » (et encore moins sans préciser ce qui est foutu). Il y a un exemple intéressant d'un parent de malade qui maigrit à vue

d'œil et à qui on répond alors : « Ne vous mettez pas dans des états pareils : ça peut prendre vingt-cinq ans ! ». Tout comme avec le collapse. Effectivement, il faut vivre et profiter de ce qui nous reste à vivre. Une idée importante est qu'il faut retrouver confiance en soi par la création, l'exploration, le partage des expériences. « Ne pas relever d'une énergie du désespoir solitaire mais d'une émulation collective. » Cependant, les gens veulent qu'on soit clair sur les mauvaises nouvelles. Entre 96 % et 98 % des patients américains et européens préfèrent que leur médecin communique clairement et honnêtement les mauvaises nouvelles, même s'il s'agit d'un cancer. Je pense que c'est pareil pour un collapse annoncé. Robert Buckman est l'un des premiers à avoir posé le problème des mauvaises nouvelles du point de vue des soignants. Sa définition des mauvaises nouvelles colle très bien avec l'effondrement : « Toute information susceptible de modifier de façon drastique le point de vue d'un patient sur son avenir. » En premier lieu, il est crucial de répondre de manière empathique aux réactions émotionnelles. Cette empathie réduit l'isolement, exprime une solidarité et « valide » les sentiments ou les pensées des patients comme normaux et prévisibles. Ensuite, les médecins doivent veiller à trouver un juste équilibre entre espoir et honnêteté. C'est une compétence importante qui concerne aussi les collapsologues ! La difficulté est d'inspirer l'espoir (ou plutôt de ne pas abandonner l'espoir jusqu'à la fin), tout en disant la vérité. Enfin, un discours clair et pédagogique (et pratique) est indispensable. Il est conseillé aux médecins de choisir judicieusement leurs mots, d'éviter le jargon médical, et de présenter au besoin des preuves tangibles. Les nouvelles doivent être données de manière douce, mais directement, clairement, et sans détour ni euphémisme.

Il faut aussi relativiser le propos qui précède. De nombreux rescapés des désastres se remettent très bien de leurs traumatismes, voire n'en ont pas. 70 % des victimes sont résilientes. Il faut se demander ce qui conduit à la résilience et voir si celle-ci peut être utile pour les traumatisés. Selon une étude publiée par Bonanno, il y a plusieurs paramètres qui influent sur la résilience des personnes : la proximité avec le lieu de la catastrophe (plus on est proche, moins on est résilient) ; le genre ; l'âge (les jeunes sont en moyenne plus résilients) ; les ressources financières (les plus pauvres souffrent nettement plus) ; la préparation ou l'habitude (une sorte de « vaccination ») ; la personnalité (qui inclut aussi les facteurs génétiques) ; l'accès à des informations rassurantes (les médias et le gouvernement peuvent avoir un rôle positif ou négatif). Il est à noter que les pratiques religieuses ou spirituelles sont importantes car elles réduisent l'anxiété en favorisant les relations d'altruisme et de partage et en offrant du sens aux événements de la vie. La proximité et la bienveillance de proches (ou d'inconnus) qui aident à surmonter les peurs, pratiquent des soins et apportent des touches de joie et d'optimisme sont aussi déterminants.

Les sociologues des catastrophes ont montré comment la plupart des désastres naturels provoquent une hausse remarquable de comportement d'entraide spontanée de voisinage ou entre inconnus ainsi que d'autres actes prosociaux. Cependant, la fréquence, la spontanéité et la qualité de ces derniers sont dépendantes de la qualité du réseau social avant la catastrophe, et aussi du fait que ce réseau ne s'est pas effondré pendant la catastrophe. Ainsi, ce qui détermine le mieux la résilience n'est pas l'intensité des dommages, la densité de la population ou le capital économique, mais bien l'entraide et les liens sociaux qui existent dans la population. Pour résumer, une préparation collective à des catastrophes nécessite deux ingrédients : la mise en place d'un réseau de professionnels pour traiter les personnes traumatisées et l'acceptation

que les autres iront spontanément vers l'autoguérison, l'entraide et l'autogestion. Ce dernier point n'empêche pas la mise en place de conditions pour que ces qualités s'expriment plus facilement. Le maintien d'une société solidaire est un point essentiel.

Des chercheurs ont remarqué des changements très positifs chez des traumatisés : une plus grande joie de vivre, un nouveau sens à leur vie, un meilleur rapport aux autres. Nassim Nicholas Taleb nomme *Antifragilité* la propriété des organismes qui se remettent des chocs et deviennent plus forts.

Les auteurs nous incitent ensuite à anticiper. Avant les catastrophes il faut veiller à maintenir ou recréer des liens sociaux actifs et fréquents au sein des communautés (voisinage, famille, quartier, écovillage, etc.). Après la catastrophe, ces liens permettent aux victimes de mieux faire connaître leurs besoins, empêchant ainsi les exils et accélérant les efforts de reconstruction. A contrario, les expériences de déracinement, de relogement, de déplacement, de camps de réfugiés, de migrations, participent à la fragmentation des liens sociaux et à la fragilisation des individus.

Nos trois écrivains nous disent aussi que la peine, la douleur, la mort et le deuil sont des pans importants de notre humanité, des piliers de la vie en groupe. Pourtant, notre société occidentale fait preuve d'une certaine phobie à leur égard, ce qui est une erreur. Mort, souffrances et catastrophes font partie de la vie. Weller a développé des rituels et une grille de lecture pour apprendre à apprivoiser ces zones ombres. Pour lui, il est vital d'effectuer une traversée de ces douleurs et de ces peines – ce qu'il appelle le « travail de la peine » (the work of grief) –, et surtout d'être accompagné sur ce chemin afin de pouvoir se laisser aller entièrement. Le travail de Weller consiste à « déballer » (unpack) ses peines, les unes après les autres, jusqu'à ce que la personne se sente à nouveau pleinement en vie. Il ne faut pas sombrer ni dans l'amnésie (Il ne sert à rien de nier ou de chercher à oublier), ni dans l'anesthésie (alcool, drogues, travail, consommation, écran, etc.), qui ne résolvent rien. La principale lumière de ce travail autour de la peine est le fait de souder les communautés. Partager sa peine avec d'autres provoque un profond soulagement, celui de se savoir entouré et de créer du sens commun. Il faut aussi se méfier du diktat du feel good et de la dictature du bonheur, de la volonté de paraître positif ou de l'injonction à être heureux quand cela est feint et ne correspond pas à la réalité vécue. Cela renforce le sentiment de culpabilité car cela engendre une énorme pression sur l'individu. Même s'il faut accepter de regarder les personnes résilientes comme des exemples positifs.

Deuxième partie – Faire un pas de côté pour s'ouvrir à d'autres manières de voir et s'ouvrir à d'autres visions du monde.

Nos trois scientifiques ont passé la première partie à explorer l'impact des événements traumatisants sur notre psyché et les façons de réagir. Mais ils pensent que pour que le changement soit durable et profond pour l'avenir, il est nécessaire de changer la narration du monde. Comment faire un pas de côté ? Comment s'extraire de notre matrice de pensée pour ouvrir de nouveaux horizons ? La première étape est de constater qu'il y a d'autres manières de penser qui valent le coup, et la deuxième est d'accepter de remettre en question nos certitudes. L'écopsychologie et l'écoféminisme leurs semblent des pistes intéressantes.

Cette partie s'ouvre sur la nécessité d'apprendre à gérer les problèmes complexes. Les rédacteurs de cet opus se plongent dans les «hyperobjets», et les «problèmes divergents». Ce sont des problèmes insolubles qui se distinguent par le fait que l'effort fourni pour tenter de résoudre un aspect du problème en génère de nouveaux. C'est ce qui se passe avec les problèmes pernicioeux qui apparaissent au sein des systèmes dits hautement complexes car il y a trop de paramètres en jeu et cela demande une puissance de calcul impossible à convoquer. L'effondrement de notre civilisation et de notre monde est traversé par de multiples problèmes pernicioeux. Alors, comment produire des connaissances utiles pour naviguer dans ce brouillard ?

Pablo, Raphaël et Gauthier rappellent les théories du chaos et de l'auto-organisation, initiées par quelques chercheurs (Ilya Prigogine, Benoît Mandelbrot, Stuart Kauffman, etc.) L'étude des relations et de l'interdépendance entre les êtres vivants, la théorie des systèmes dynamiques ou encore l'autopoïèse qui est la propriété d'un système de se produire lui-même, en permanence et en interaction avec son environnement, et ainsi de maintenir son organisation malgré le changement de composants sont autant d'appuis pour analyser le monde. Ils nous rappellent aussi la théorie Gaïa ou la théorie des réseaux, qui est une sorte de science appliquée de la complexité. Ils savent que les champs d'application de ces connaissances sont infinis : la dynamique des embouteillages sur les routes, la transmission des maladies, l'effet d'attaques terroristes sur internet ou sur une ville, la réaction de cellules vivantes à un changement d'environnement, le contrôle des réseaux sociaux, la stabilité de la finance lors d'une prochaine grande crise ou l'existence de seuils d'effondrement de populations d'animaux. Elle enthousiasme beaucoup de monde dans les cercles du pouvoir et fait craindre le pire à celles et ceux pour qui le maintien ou l'expansion d'une société de gouvernance, de management, de pouvoir technocratique et de surveillance généralisée est précisément l'une des causes de nos maux.

Mais aussi puissants soient-ils, nos « ordinateurs ou nos théories ne nous permettront jamais de maîtriser les processus qui sous-tendent la santé des organismes, des écosystèmes, des organisations et des communautés » car « ils sont régis par des principes subtils dans lesquels la causalité n'est pas linéaire mais cyclique, la cause et l'effet ne sont pas séparables et donc non manipulables. Ces systèmes sont la cause et l'effet d'eux-mêmes, impliquant des boucles croissantes de dépendance mutuelle.» disent-ils en citant Brian Goodwin.

Ils affirment ensuite que les disciplines de crise révèlent un nœud de notre époque : en étudiant les systèmes complexes adaptatifs (climat, biodiversité, économie globalisée, etc.), elles se sont rendues compte : 1. qu'ils sont incroyablement complexes ; 2. qu'il est déjà trop tard pour empêcher de grands changements (voire des ruptures) irréversibles ; et donc 3. qu'elles n'auront pas le temps de tout comprendre et expliquer. Le temps qui arrive est indéniablement le temps de l'incertitude.

En reprenant la dichotomie intuitif-rationnel, nos trois comparses exposent les deux modes cognitifs de Kahneman qui façonnent nos comportements. Le « système 1 », expérimentiel, intuitif, préconscient et rapide et le « système 2 », conscient, analytique, lent, rationnel. Il nous dit ensuite que le champ d'étude de la résilience des écosystèmes socio-écologiques utilise la pensée complexe et montre les mécanismes des écosystèmes et des communautés pour se rétablir après les diverses crises qu'ils ont traversées.

Prenant l'exemple de la forêt, les trois rédacteurs exposent ensuite le cycle adaptatif des systèmes vivants. Ceux-ci ne sont pas stables, ils sont dans un non-équilibre dynamique, qui traverse quatre phases. En premier, la phase de croissance qui donne naissance à un système dit pionnier. C'est le cas, par exemple, lors des premiers stades d'apparition d'une forêt sur un sol dégagé (un écosystème, donc). Ensuite, au cours de l'étape de rigidification ou de maturation, le système se complexifie au fur et à mesure de l'arrivée de nouvelles espèces, et « emmagasine » de la matière et de l'énergie, comme lors de la croissance d'une forêt. Dans ce cas précis, pour une même quantité entrante d'énergie (le flux solaire), la forêt peut abriter toujours plus d'espèces et accumuler un maximum de biomasse. La troisième phase est celle dite de « relâchement », de simplification, ou simplement d'effondrement, qui libère la matière et l'énergie accumulée. La quatrième phase, dite de renouvellement ou de réorganisation, voit les éléments restants s'assembler pour reprendre le cycle par une nouvelle phase de croissance. Après un cycle, la forêt s'est plus ou moins transformée mais a conservé son identité et sa structure même s'il se peut qu'à l'occasion de phases de destruction et de réorganisation, le système prenne une autre voie de reconstruction, vers une nouvelle identité. Une forêt, par exemple, qui ne repousse pas et devient une steppe ou un désert. Ce genre de bifurcation (parfois souhaitable) est presque impossible à prévoir et apparaît lorsque les conditions extérieures changent au-delà d'un certain seuil. A la suite de Morin, ils étendent le raisonnement à nos sociétés : « Voilà ce qu'est l'histoire : des émergences et des effondrements, des périodes calmes et des cataclysmes, des bifurcations, des tourbillons, des émergences inattendues. Et parfois, au sein même des périodes noires, des graines d'espoir surgissent. Apprendre à penser cela, voilà l'esprit de la complexité. »

Morin offre une belle transition car c'est un des pères de la transdisciplinarité. Ils citent Tom Dedeurwaerdere qui propose d'ouvrir la pratique scientifique de trois manières.

D'abord par une généralisation de l'interdisciplinarité pour ensuite parvenir à la transdisciplinarité, qui nécessite quant à elle d'ouvrir la pratique scientifique aux milieux non-scientifiques en y ajoutant une éthique. Convoquant Isabelle Stengers, ils proposent de créer une intelligence publique des sciences ou le savoir est partagé avec le grand public. Leur pérégrination intellectuelle les appelle à inclure les savoirs indigènes. En effet, « les peuples autochtones du monde entier ont toujours observé méticuleusement leurs environnements, comme une condition indispensable à leur survie ; ils ont donc développé des connaissances fondées sur des observations empiriques adaptées aux conditions locales qui leur permettent d'évoluer avec les changements environnementaux. » Cette compétence est fondamentale quand on sait que les territoires des peuples autochtones accueillent moins de 4 % de la population mondiale pour environ 80 % de la biodiversité planétaire.

Pour eux, les savoirs traditionnels et locaux ainsi que la recherche action participative fertilisent un nombre croissant de disciplines scientifiques sur des thèmes aussi variés que l'adaptation au changement climatique, la conservation de la biodiversité, le développement de technologies appropriées, la santé, l'éducation, la gestion de ressources communes ou la psychologie. Ils savent que tout cela ne se fait pas sans difficultés, en particulier au sein de l'institution, qui peine à tolérer d'autres modes de savoir. Ce passage vaut aussi par la richesse des notes et des études qui sont convoquées pour étayer le propos. Ils pensent qu'il faut passer de la rationalité substantive (chercher des solutions optimales) à la rationalité procédurale (trouver des solutions communes satisfaisantes et acceptées collectivement).

Servigne, Stevens et Chapelle observent aussi que l'étape clé de la déconnexion entre l'humain et la nature a été l'invention du langage abstrait, le fait de donner une signification abstraite à des sons et à des signes écrits indépendamment du contexte dans lequel ils sont prononcés (David Abram dans *Comment la Terre s'est tue*). En croyant détenir les clés de la vérité (grâce à la science), les Modernes se sont convaincus qu'ils pouvaient se passer des savoirs et des autres ontologies.

Il faut s'arrêter ici un instant sur l'ontologie « science première » de l'être qui est abondamment convoquée dans les propos qui suivent. L'ontologie est définie comme « la représentation du monde que chaque culture se construit, autrement dit, son rapport au monde pratique, implicite, et quotidien avec le réel. » Pour eux, les ontologies ne sont pas des croyances ou des idéologies, ce sont des schèmes générateurs qui se forment pendant l'enfance et donnent un sens au monde. Ce sont des manières d'être au monde.

L'idée qu'il y aurait une ontologie plus « vraie » que les autres est contraire à tout le travail de Philippe Descola et de nombreux anthropologues. En explorant des cultures différentes de la nôtre, l'ethnologue français montre différentes façons de considérer les autres êtres vivants comme des partenaires doués d'intentionnalité, et avec lesquels les peuples interagissent pleinement dans la vie quotidienne. Il a classé les ontologies en quatre grandes catégories que nos trois compagnons restituent :

Tout d'abord **le naturalisme** (ontologie de la modernité occidentale) qui est la seule ontologie à avoir inventé le concept de nature et la dualité humain-nature et qui affirme que sur le plan de l'intériorité, les êtres humains sont différents de tous les autres êtres naturels. Par ailleurs, **l'animisme** qui est présent chez les peuples autochtones des deux Amériques et dans certaines parties de l'Asie. A l'inverse du naturalisme, ce dernier voit des similitudes entre les êtres d'un point de vue des intériorités (tous les êtres ont un « esprit » de même nature) mais des différences dans l'extériorité (tous ces « esprits » s'incarnent dans des corps d'espèces différentes) ce qui conduit à un dialogue avec les animaux. Ensuite, **le totémisme** se retrouve en Australie et en Amérique du Nord et reconnaît une similitude des intériorités et des extériorités. Les différents types d'êtres sont donc classés par leurs propriétés physiques, psychiques et morales (« ronds », « obscurs », etc.). Enfin, **l'analogie** est le système de représentation de certains peuples d'Amérique centrale, d'Amérique latine et d'Afrique de l'Ouest. Il présuppose une différence d'intériorité et d'extériorité. Tous les êtres sont singuliers. La comparaison entre les êtres distincts se fait donc par analogies.

Pour eux, cette classification importante implique un rapport différent au monde qui sera plus ou moins respectueux. A la suite d'Escobar, ils nous invitent à entrer en dialogue avec les peuples non-occidentaux (souvent en lutte), avec les cosmologies non-modernes, et même avec les autres qu'humains, pour apprendre à habiter en conscience ce que l'auteur appelle le « plurivers » (par opposition à l'universel moderne). L'idée n'est donc pas de choisir la meilleure ontologie parmi un menu que nous serviraient les anthropologues, mais de découvrir la diversité des approches présentes, d'en inventer des nouvelles, et d'apprendre à les faire coexister pour des rapports humains pacifiés. Ils n'idéalisent pas ces mondes ou les inspirations du passé et invitent aussi à aller voir les expériences des luttes présentes.

Le trio pense que cette compréhension sera utile pour survivre à l'immense désordre que risque de laisser la modernité et le capitalisme. Bien évidemment, ils relatent le travail d'Anna Tsing

et son livre *Le champignon de la fin du monde*. Une allégorie qui se réfère à un champignon qui a la particularité de croître dans des sols forestiers dévastés par l'exploitation. En suivant, par exemple, des communautés de cueilleurs asiatiques précaires aux États-Unis qui survivent grâce à la vente du champignon, Anna Tsing décrit comment le capitalisme continue à se déployer sur ses propres ruines, jusqu'à sa chute, et comment l'imprévu surgit dans un territoire dévasté. Filant la métaphore, nos trois amis nous parlent d'innombrables collectifs humains et leur création low-tech, désertant le mythe moderne de l'arrachement pour expérimenter la relation : collectifs indigènes refuzniks du développement, collectifs alternatifs et décroissants, ou habitants de territoires en résistance.

Cela conduit le propos à évoquer les ZAD. Souvent moquées, combattues, ignorées, ou incomprises, ces expériences se diffusent partout dans les ruines du monde. Elles représentent un ancrage dans un territoire. Comme chaque communauté humaine possède des valeurs sacrées (non-négociables) et des valeurs utilitaires (négociables). Si les relations au territoire changent, ces valeurs peuvent changer aussi. Ce qui devient sacré pour des habitants reste profane (et négociable) pour l'extérieur. Dès lors, on comprend que certains défendent leur territoire avec passion et nous n'avons pas fini d'être surpris par les conséquences d'un bouleversement des valeurs ontologiques si des personnes quittent le naturalisme dominant.

Les auteurs donnent aussi l'exemple sud-américain du soja transgénique qui a été vaincu par l'amarante sauvage devenue résistante aux herbicides et les paysans qui les disséminaient sous forme de bombes de graines.

A la suite de ces narrations, le livre explique qu'il faut changer de récit pour notre époque d'autant plus que le gens n'arrivent plus à imaginer qu'autre chose puisse exister alors que l'effondrement du système rend nécessaire ce renouveau de narration. Parmi les histoires à changer, il y a celle du progrès, qui raconte que notre société peut croître sans fin ou que tout problème à sa solution technique. Il y a aussi l'étrange croyance en la compétition, seule loi de la jungle pourtant combattue dans le livre précédent. Ils prennent appui sur Thomas Berry (prêtre et écologiste qui ne voyait que des sujets et pas d'objets), vieux sage qui était convaincu qu'il fallait changer de récit car ces vieux fragments de récit qui refusent de mourir infectent les nouveaux venus qui pourraient représenter un espoir.

Les récits forgent nos croyances, nos valeurs, nos espoirs. Joseph Campbell nous dit que le mythe permet de nous « sentir vivants ». « N'importe quelle coopération humaine d'envergure – qu'il s'agisse d'un État moderne, d'une église médiévale, d'une cité antique ou d'une tribu archaïque – trouve ses racines dans l'existence de mythes communs, mythes qui n'existent que dans l'imaginaire collectif des individus formant cette coopération. » Tous ces mythes (inconscients) et ces récits (conscients) constituent le « moyen par lequel le cerveau émotionnel donne du sens aux informations recueillies par le cerveau rationnel ». Au passage faire l'impasse sur *laudato si* et les grands monothéismes et systèmes religieux me paraît une erreur importante et une lacune de ce livre car cela façonne l'inconscient de 2/3 de l'humanité. Rappelons que sur les 7,5 milliards d'individus sur terre à peine 500 millions sont athées. Notre ethnocentrisme occidental nous empêche de le voir.

Viktor Frankl, survivant de la Shoah et médecin psychiatre, a fondé la *logothérapie* car il pensait que « lorsqu'on trouve un sens aux événements de sa vie, la souffrance diminue et la santé mentale s'améliore ». Il disait aussi qu'au lieu de se demander si la vie a un sens, c'est à

nous d'en créer un à chaque instant. Notre volonté d'opposer réalité et fiction a pour effet négatif de dépolitiser l'imaginaire. Pourtant l'acte d'imagination et de créativité collective soude les groupes en fabriquant une vision commune et invite la joie tout en augmentant la puissance d'agir (Spinoza). Ce travail renforce la résilience collective locale en évitant les visions sombres. L'idée est donc la même que lors de l'annonce d'une maladie incurable : un récit ne doit pas fermer des portes ou aplatir le futur, mais au contraire ouvrir les possibles et fournir une multiplicité des manières de reprendre la situation en main. On peut très bien ouvrir ces champs en décrivant des « possitopies » qui proposent une amélioration par rapport au scénario initial tendanciel sombre si des mesures appropriées sont prises. Par exemple, la trilogie *MaddAddam* de Margaret Atwood raconte les aventures de quatre adolescents vivant avant, pendant et après un grand effondrement. Plus notre imaginaire sera riche et plus nous pourrons résister et inverser les valeurs dominantes. Chris Martenson, dans *Crash Course*, imagine un monde où le prix des choses importantes (eau, bois, nourriture, etc.) a repris sa place normale contrairement aux produits relativement secondaires (argent ou smartphone).

Nous vivons un moment crucial de l'histoire. Nous nous sentons vulnérables et mortels. Notre maison, notre territoire, notre santé, notre vie et notre avenir sont en jeu. Nous risquons de tout perdre. Alors pourquoi ne pas déclencher un gigantesque effort de guerre, comme lorsque les Alliés et l'URSS ont vaincu les nazis ? Pourquoi ne pas lancer de grands projets Manhattan, mais sous forme de milliers de petits projets low-tech, et avec des fins de désarmement ? Pourquoi ne pas organiser des « grands débarquements » destinés à stopper la désertification en reboisant massivement ? Avec la puissance démiurgique que nous fournissent encore les énergies fossiles (pour combien de temps encore ?), il est difficile de penser qu'une grande transition rapide et coordonnée soit impossible. Mais il faut arriver à l'imaginer. En règle générale, pour souder des gens il y a trois possibilités : un ennemi commun, un milieu hostile ou un objectif commun bien précis et limité dans le temps. La troisième a leur préférence. Mais pour ça il faut un discours mobilisateur. L'alignement, même temporaire, sur un récit commun donnerait un immense coup de fouet à toutes ces personnes qui ressentent une profonde envie de changer le monde mais qui ne trouvent pas de satisfaction dans les injonctions aux petits gestes quotidiens individuels.

Pour Joanna Macy (*The Great Turning*) trois grands récits sont actuellement en train de se disputer. Celui du « Business as usual », selon lequel des innovations technologiques bien pensées devraient apporter des « solutions » aux « problèmes » ; celui du « Grand Naufrage » (Great Unravelling) qui conduirait à une quasi-extinction de notre espèce et de la vie sur Terre (c'est la ligne dominante sur T30) et enfin celui du « Changement de Cap », qui nous permet de nous réorienter collectivement vers une « société qui soutienne la Vie » (c'est la ligne éditoriale de LCH) . C'est le meilleur récit qui mobilisera le plus de monde. Je ne peux ici m'empêcher de penser à quelques personnes qui font tout ce qu'elles peuvent pour faire gagner les deux premiers alors que le dernier est le seul qui offre un minimum d'espoir. De plus la dernière possibilité est la moins coûteuse en terme de vie humaine et de ressources à mobiliser. C'est donc rationnellement la moins mauvaise issue.

Paul Kingsnorth et Dougald Hine ont écrit *Uncivilisation. The Dark Mountain Manifesto*. Le manifeste part du constat que les « civilisations sont des constructions intensément fragiles ». Elles reposent sur les croyances que partage sa population. « Sa croyance dans la justesse de ses valeurs, sa croyance dans la force de son système de loi et d'ordre, sa croyance en sa

monnaie, et par-dessus tout, peut-être, sa croyance en son avenir». Il suffit que cette croyance s'évapore pour que l'édifice s'effondre rapidement, l'histoire en est truffée d'exemples. Il y en avait d'ailleurs quelques-uns en introduction de l'article [HANDY](#).

Pour les auteurs, il va falloir sortir de notre zone de confort. Pour eux, deux clés ont été importantes : l'écopsychologie et l'écoféminisme. Ils les ont expérimentés puis étudiés.

L'écopsychologie défriche les relations entre l'esprit et la nature. La crise qui menace notre planète, explique Joanna Macy, découle d'une notion pathologique du soi car la déconnexion avec la nature s'accompagne d'une profonde déconnexion avec nous-mêmes. Cette écopsychologue a concocté une méthodologie pratique inspirée de plusieurs traditions du monde afin de reconnecter les militants en souffrance à leurs propres émotions. Cela les transforme intérieurement et collectivement, remet du baume au cœur, les rend plus résilients et plus vivants, et redonne du souffle et du sens à leur combat.

L'écoféminisme invite à accepter notre féminin. La coupure existentielle avec la nature a provoqué une perte du sensible, ouvrant la voie à une société de domination, d'exploitation et de destruction de la nature. Le mouvement écoféministe fait un pas de plus en montrant que cette société entretient les mêmes rapports avec les femmes. La dégradation de la nature et la dégradation de la condition de la femme auraient donc une même origine. Les fondatrices ont amené dans le champ politique l'importance des corps, de l'esthétique, de l'imagination et des émotions. Les auteurs de ce courant sont poétiques et organiques, moins rigides. Les écrits insistent sur les relations entre les êtres, ou entre les histoires, et mettent sans cesse en valeur cette interdépendance.

Troisième partie – Collapsosophie apprendre à utiliser la philosophie pour tisser des liens entre humains et biosphère et accepter ce qui nous dépasse.

Notre société est clairement assoiffée de liens et de sens, car elle en a asséché les sources. La science, la technique et le capitalisme désacralisent tout et nous isolent, noyés que nous sommes dans une quantité toujours plus impressionnante d'objets de toutes sortes. Le philosophe Abdennour Bidar appelle *Les Tisserands* les personnes (nombreuses !) qui s'emploient à « réparer le tissu déchiré du monde ». Pour lui, il y a trois types de liens essentiels à retrouver : le lien à soi, le lien aux autres et le lien à la nature.

Le premier type de lien (le rapport à soi) a été développé dans les chapitres précédents.

Le lien avec les autres et avec la nature est l'objet de la fin du livre. Il sera beaucoup question de reliance, qu'ils n'hésitent pas à appeler « sacré ».

Bien sûr les conflits guettent. L'Entraide, l'autre loi de la jungle proposait une boîte à outils pour les éviter mais s'ils surviennent, l'entraide seraient simplement le quotidien des groupes et communautés qui survivraient dans les décombres. La guerre est trop coûteuse. Les leçons tirées du précédent opus étaient les suivantes. Tout d'abord, l'évidence que l'entraide et la compétition sont partout, entre les individus et entre les espèces, depuis la nuit des temps. Mais le problème de notre société est qu'elle se trouve sous l'emprise d'une puissante culture qui ne jure que par l'individu et la compétition. Ensuite, il y a le constat que ce sont les pénuries, les coups durs et les milieux hostiles qui font émerger l'entraide. Il y a deux temps distincts. En premier lieu, celui de la réaction à la catastrophe et au stress. En cas d'urgence, les gens s'auto-

organisent sans panique et s'entraident de manière puissante et extraordinaire. Enfin, celui du temps long de l'évolution biologique qui voit un environnement hostile faire émerger l'entraide entre organismes, tout simplement parce que ceux qui adoptent des stratégies solitaires ou égoïstes ont beaucoup moins de chances de survivre. Edward O. Wilson et David S. Wilson sont catégoriques : « L'égoïsme supprime l'altruisme au sein des groupes. Les groupes altruistes supplantent les groupes égoïstes. Tout le reste n'est que commentaire. » Ainsi une perspective d'effondrement laisse entrevoir non pas un avenir rose bonbon d'entraide et d'altruisme mais un avenir où les groupes humains qui ne s'entraident pas seront affaiblis.

Il faut avoir conscience que le niveau de vie d'un Européen moyen est de 400 « esclaves énergétiques », ce qui signifie que chacun de nous consomme quotidiennement une quantité d'énergie équivalente à la force de travail de 400 personnes en bonne santé. Si ces « esclaves énergétiques » (les énergies fossiles) s'amenuisent ou disparaissent, il faudra se remettre à travailler dur, tout en acceptant que notre niveau de vie baisse considérablement.

Nous avons vu également que l'entraide dans un groupe, aussi spontanée et puissante soit-elle dans un premier temps, peut rapidement s'effondrer si les interactions de réciprocité entre individus ne sont pas renforcées par des normes sociales telles que la récompense des altruistes, la punition des tricheurs, le phénomène de réputation, ainsi que le besoin fondamental de sentir au sein du groupe de la sécurité, de l'équité et de la confiance. Il faut voir que de graves catastrophes ponctuelles provoquent l'émergence d'actes prosociaux (solidarité, altruisme, entraide) mais qu'avec le temps, si aucun mécanisme institutionnel n'est mis en place entre les individus réorganisés, le chaos social peut revenir et dégénérer en conflits meurtriers.

Tout groupe d'individu (famille, nation, entreprise, association, religion, etc.) possède une « membrane » (un nous collectif) qui le définit, le protège de l'extérieur et filtre ce qu'il décide de laisser entrer ou sortir. Pour cela, il faut prendre la mesure des multiples membranes qui nous constituent, apprendre à les rendre poreuses (empêcher qu'elles ne deviennent excluantes) et à en découvrir de plus vastes (transformant des êtres lointains en sujets de notre communauté élargie). Cela n'est pas facile quand on connaît les travaux de Jonathan Haidt.

Cette question de la membrane et de son élargissement radical se pose de manière très pratique pour la question des réfugiés et des migrations. Il est normal que l'accueil d'un étranger inspire parfois de la crainte, car ouvrir l'une de nos parois de sécurité (famille, ville, nation, etc.) à des inconnus est toujours un risque. Les projections pour 2050 avancent le chiffre de 200 millions de personnes déplacées en raison de facteurs climatiques (inondations, sécheresses, etc.) et bien plus si l'on compte toutes les autres raisons (guerres, épidémies, etc.) Pire, d'ici 2050, nous, Français, Belges ou Suisses, serons peut-être amenés à migrer ou à demander l'asile en Norvège, en Finlande ou en Russie à cause du réchauffement climatique ou de l'explosion d'un ou de plusieurs réacteurs nucléaires... Alors, comment ne pas voir dans le réfugié africain d'aujourd'hui, un reflet de notre condition d'humain du XXI^e siècle ? C'est tout du moins l'opinion des auteurs du livre.

Marc Halévy, nous dit ceci : « Par définition, la structure hiérarchique pyramidale est la façon la plus simple de relier x points entre eux. La plus simple, donc la plus bête. Comment voulez-vous qu'une information issue de milliers d'acteurs soit traitée, avec le niveau de complexité requis, par dix personnes (comprenez, le conseil d'administration) ? » Avec le niveau ahurissant de complexité de nos immenses sociétés, il y a de quoi sérieusement se poser la question de la

pertinence de telles architectures de pouvoir. Non seulement elles nous rendent bien plus vulnérables et moins résilients en cas de grandes perturbations (comme celles du réseau électrique, ou de grèves prolongées des chaînes de logistique), mais, de plus par leur rigidité, elles sont devenues des facteurs d'aggravation des catastrophes !

En tant qu'Occidentaux, nous sommes généralement coupés des espèces sauvages qui vivent sur Terre et peut-être encore plus de celles qui vivent dans notre proximité immédiate. Nous connaissons parfois mieux les éléphants, les girafes et les tigres que les espèces d'insectes, de rongeurs ou d'oiseaux de la forêt voisine. C'est un signe de notre déconnexion. Apprendre des autres espèces est nécessaire. La situation actuelle nous rappelle que les humains sont mauvais en soutenabilité. C'est l'idée principale de Janine Benyus la fondatrice du biomimétisme moderne. Il faut s'inspirer des « Principes du Vivant » (qui assurent le fonctionnement des écosystèmes et des autres espèces) pour améliorer nos « défauts de conception ». De nombreux peuples premiers en font d'ailleurs bon usage dans de multiples circonstances. Aujourd'hui, biologistes, permaculteurs, agroécologistes ou ingénieurs découvrent et utilisent ces principes à leur tour.

Parmi ces principes, le plus évident est la « circularité ». Les molécules se combinent et se défont pour se combiner à nouveau. Et c'est cette circularité qui fait aussi de la mort un autre principe du vivant ! Nous sommes vivants parce que d'autres sont morts .

Toute l'énergie du vivant (ou presque) est solaire, c'est-à-dire mise à disposition pour la biosphère par les végétaux (la photosynthèse). Elle est récoltée et consommée localement par les autres organismes, et non pas produite de façon centralisée et redistribuée à longue distance, comme nous le faisons à cause des carburants fossiles ou de l'uranium. La circulation se fait des plus forts vers les plus faibles. Cerise sur le gâteau, cette solidarité à grande échelle entre espèces se réalise sans conseil d'administration ni ministre de la Cohésion sociale, c'est-à-dire sans organisation hiérarchique pyramidale.

L'écologue Aldo Leopold résume cela comme suit : « Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la beauté et la stabilité de la communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à l'inverse. » Plus nous devenons conscients de notre vulnérabilité en tant qu'individus et espèce, et de notre interdépendance radicale avec la toile du vivant, plus nous devenons sensibles à la présence à la biodiversité.

Un changement global de perception traverse actuellement toute notre société. Il suffit de voir l'augmentation fulgurante du nombre de végétariens et de véganes, ou le succès croissant des associations luttant pour le bien-être animal et les « droits des animaux ». Cette ouverture vers les animaux vient en partie du monde scientifique, avec des ambassadeurs charismatiques (Marc Bekoff, Vinciane Despret, Jane Goodall ou Frans de Waal, Suzanne Simard, etc.) qui tous nous encouragent à franchement descendre de notre piédestal culturel. On a découvert des relations d'entraide entre arbres à travers les mycorhizes. C'est une belle image de ce que nous pourrions faire.

D'autre part, l'une des caractéristiques de notre époque est d'avoir réduit considérablement son horizon de temps. Nous avons donné le pouvoir à l'économisme qui réduit tout au temps court. Nous sommes devenus presque aveugles à ce qui existe au-delà de notre petite existence. Ces deux coupures avec le passé et le futur lointains nous privent de liens et donc de possibilités de

retrouver du sens. Si nous contractons l'histoire de notre planète à une année cosmique, la révolution industrielle (qui a donné naissance à la culture dont une majorité d'entre nous se revendique) représente la toute dernière seconde de cette année. Ce récit permet de revoir entièrement notre manière très anthropocentrée de raconter l'Histoire.

Après-demain viendront les arrière-petits-enfants de nos arrière-petits-enfants. Nos descendants comptent sur nous. Doug George-Kanentiio nous explique que lorsque les chefs des nations des autochtones américains se réunissaient, ils commençaient par réciter une prière au Créateur à travers laquelle « ils se voyaient rappeler leurs responsabilités envers la prochaine génération et le monde naturel ». On pourrait résumer cela par gratitude et humilité. Nous devrions tous choisir des représentants qui ont cette démarche.

Il faut savoir sentir la sagesse des ancêtres humains et non-humains résonner en nous, laisser vibrer notre part sauvage indemne... Et entrer dans le temps profond.

Les comparses prennent ensuite un autre exemple plus contemporain. Les spationautes, avec leurs formations scientifiques et militaires, ont une réputation de gens plutôt sérieux et pragmatiques. Pourtant, certains disent avoir vécu durant leur séjour dans l'espace une expérience bouleversante, comme un choc cognitif qu'ils qualifient volontiers de « mystique ». Le réalisateur Guy Reid (*The Overview Effect* et sa suite *Planetary*) montre que ce sentiment d'extase bouleversant peut aussi être ressenti par les terrestres à travers des expériences spirituelles puissantes. Le « sentiment océanique » si on prend la terminologie de Romain Rolland. Voilà aussi une raison pour cultiver la beauté. Ce n'est nullement un luxe réservé aux artistes, c'est même paradoxalement un indispensable pour les temps qui viennent car c'est un gage de connexion et une boussole.

Le sacré, comme les auteurs l'entendent, n'est pas un dogme ni un sentiment religieux. C'est ce lien avec ce à quoi nous tenons, avec ce qui compte vraiment au plus profond de nous, et avec l'invisible, ce qui existe au-delà de nous.

Pourtant, il ne s'agit pas d'une vision idyllique du monde. Car ce qui nous dépasse peut prendre les formes de changements globaux meurtriers, pour l'instant insaisissables par la pensée scientifique, et qui peuvent provoquer des émotions fortes et des comportements irrationnels. Les dégâts causés à la biosphère sont devenus incommensurables, démesurés. Imaginer un monde à + 5 °C en 2050, comme le suggèrent des rapports internes de Shell et BP, est au-dessus de nos moyens, et peut-être de nos forces.

Le fait de considérer que nous avons tout reçu (la terre, la vie, les savoirs, etc.), que tout est don, doit provoquer des sentiments d'émerveillement, de gratitude, de joie et de reconnaissance. Nous sommes alors tenu à un contre-don. Corine Pelluchon nomme *la considération*, cette responsabilité qui découle du fait de ne plus se sentir seul au monde, mais relié à un monde commun qui nous a accueillis et qui nous survivra. Les auteurs en concluent que toute réflexion profonde ne peut pas être profane. Mais le drame vient du fait que notre société rationnelle ne nous y a pas du tout préparés ! En rejetant le bébé (spirituel) avec l'eau du bain (religieux), elle s'est privée d'outils fondamentaux pour traverser le temps long.

La spiritualité est une « réalité plus fondamentale et universelle que les religions ». C'est même un phénomène primordial qui en conditionne l'émergence, et qui reste tout aussi indispensable pour une société même en l'absence de système religieux. Pour le dire autrement, la religion

pourrait être considérée comme une forme infantile et très codée de spiritualité. À l'inverse, en croyant que la science pouvait résoudre tous les problèmes du monde, le scientisme constitue une religion particulièrement dangereuse de notre époque. A ce niveau je dois émettre un désaccord. Leur vision du religieux est assez caricaturale. Il manque *Laudato si* ou par exemple *Bien commun et éthique chrétienne* de David Hollenbach. Il avait cité Abdennour Bidard philosophe musulman. Mais n'oublions pas qu'ils sont eux aussi issus de cet occident totalement étranger à la question religieuse. Cela se ressent pour une personne plus familière de ces questions.

Dominique Bourg (*Une nouvelle terre. Pour une autre relation au monde*) attribue deux fonctions interdépendantes à la spiritualité. La première est d'établir une relation à ce qui nous entoure (la nature). Il s'agit de donner un sens au donné, à ce que l'on reçoit, à ce que l'on ne produit pas.

La seconde fonction est celle qui « conduit les sociétés à suggérer des modèles de réalisation de soi aux individus ». C'est ce qui donne un horizon de dépassement, un modèle à imiter, un état à atteindre. Dans nos sociétés d'enrichissement personnel c'est hélas la religion de la croissance. Avec un horizon d'effondrement, une spiritualité assumée et riche apportera sans aucun doute de la résilience, une source de joie et probablement des raisons de choisir de vivre plutôt que de survivre ou mourir.

Il y a un incroyable et gigantesque décalage entre la beauté et la puissance de l'intelligence collective de notre époque et son manque criant de sagesse commune et de respect pour le vivant. Toujours avec le souci de réconcilier méditants et militants (à l'extérieur, et aussi en chacun de nous), les rédacteurs posent quelques idées quant à la posture à adopter au regard d'un possible effondrement. Bill Plotkin (*Nature and the Human Soul*) nomme la « patho-adolescence » ce travers de nos sociétés qui consiste à tout vouloir de suite ce qui nous rend incapable de gérer la moindre frustration. A travers des passages initiatiques, il propose un modèle d'évolution personnelle enraciné dans les cycles de la nature, et exposé en détail dans son livre. À l'échelle globale, on constate cette fuite en avant : transhumanisme et hommes augmentés représentent l'apex surpuissant de cet élan, surgissant d'une vallée californienne remplie d'adolescents pleins aux as jouant à qui détruira la mort en premier. Les psychologues considèrent depuis longtemps qu'une des capacités importantes d'une personne mature est celle de se confronter à la peur de sa propre mort. Nous ne savons plus le faire. Parmi les tares de la patho-adolescence, il y a aussi ce désir d'amnésie, ce rejet du passé, de l'histoire et des anciens (« tous des cons ») et, par conséquent, ce manque d'attention pour l'avenir. A contrario les adultes initiés deviennent plus présents au monde, apprennent à assumer et gérer les conflits directs, à se faire confiance, à exprimer leurs ressentis. Comme toute initiation, il n'y a pas de retour en arrière, on en sort profondément transformé. La finalité de ce travail n'est pas de détruire nos ombres, mais d'apprendre à vivre avec, à danser avec elles. « Il s'agit ici de connaître la peur, explique la bouddhiste Pema Chödrön, de se familiariser avec elle, de la regarder droit dans les yeux. pour les initiations et parce que pour des raisons personnelles, je les connais bien, je suis plus prudent. l'initiation peut donner le sentiment d'être une personne au dessus du lot. La personne peut sombrer dans une forme de néopélagianisme et de gnosticisme où l'homme croit maîtriser tout son destin et retrouver le plan divin. Certes le but de l'initiation est l'humilité mais le procédé initiatique peut conduire dans une spirale émotionnelle d'engagement et l'impétrant peut avoir du mal à gérer les différents passages et

devenir au contraire orgueilleux et imbu de sa personne. Il y a des mises en garde à faire car cette soif de compréhension peut conduire vers des mouvements sectaires. Je crois que l'initiation reçue ou décrite par les auteurs ne comporte pas ces dangers mais il vaut mieux les signaler pour les esprits moins aiguisés.

Le trio magique (petite note affective personnelle) s'attache ensuite à définir le patriarcat qui trouverait son origine il y a près de cinq mille ans, à la fin du néolithique, aux débuts de l'âge du bronze et des civilisations de l'écrit. Lorsque l'homme découvrit à la fois ses possibilités d'agriculteur et de procréateur, il prit le pouvoir et tourna les choses à son profit. « S'étant emparé du sol, donc de la fertilité (plus tard de l'industrie), et du ventre des femmes (donc de la fécondité), il était logique que la surexploitation de l'une et de l'autre aboutisse à ce double péril menaçant et parallèle : la surpopulation, excès des naissances, et la destruction de l'environnement, excès des produits. » Ainsi, explique la philosophe Jeanne Burgart Goutal : « C'est à cette période que les sociétés humaines (du moins, la plupart) seraient passées d'un mode de vie originel gynocentré, pacifique et écologique, plaçant les femmes et la nature – actives, indépendantes et respectées – au cœur de la culture et de la religion, à une organisation patriarcale et guerrière, structurée autour de principes virils et du culte de la transcendance »

Ainsi, le masculin et le féminin, à la manière du Yin et du Yang dans la pensée chinoise, regroupent des qualités en deux polarités que nous portons toutes et tous en nous. Cette idée semble a priori étrange car le patriarcat a imposé l'idée que le féminin était l'apanage exclusif des femmes, autrement dit que les émotions, le soin ou la vie intérieure, par exemple, ne pouvaient pas se trouver chez un homme, un « vrai ». Il faut combattre cette erreur.

Pour schématiser, on trouve dans le féminin : l'intuition, le mystère, l'ouverture, l'intériorité (les émotions), l'inclusion, la puissance qui prend soin, qui fait des liens et synthétise, qui accueille (en excès, ça devient la grande fusion), la coopération, le partage du territoire, etc. Pour le féminin, le thème central de la création est l'interdépendance. La réalité est vivante et peut être appréhendée de plusieurs façons. Nous sommes les gardiens de la terre et de toutes les formes de vie.

Dans le masculin, on trouve alors : la raison, la parole, la fermeture, la vie extérieure (l'action), l'exclusion, la puissance qui protège, qui donne du sens, qui tranche, qui analyse, qui sépare quand il le faut (en excès, ça tourne à l'agressivité et à la violence), la compétition et la défense du territoire.

À la vue des tempêtes à venir, beaucoup craignent de voir revenir chez les hommes les réflexes de domination et de violence, en particulier envers les femmes. C'est une peur justifiée, car ces archétypes ressortiront d'autant plus facilement que les blessures n'auront pas été reconnues et guéries collectivement, et que nous continuerons à mettre ces ombres sous le tapis.

Dans un autre registre, pour les auteurs de *Une autre fin du monde est possible*, la force des réseaux et groupes d'entraide est d'offrir des lieux où déposer et partager des émotions, dans un contenant sûr, là où l'on se sent en sécurité de le faire avec une réelle authenticité. Voir d'autres hommes et femmes sur ces chemins, avec tant de diversité, redonne courage et confiance en l'avenir. Le fait même que des hommes s'expriment publiquement sur leurs intuitions, leurs émotions et leur intériorité, est, dans cette perspective de réconciliation, un acte politique

significatif.

Ensuite les narrateurs nous parlent des zones sauvages qui ont fortement régressé, particulièrement ces vingt dernières années, malgré des efforts pour les protéger. Il ne resterait que 13 % de surfaces de zones sauvages (non fréquentées par les humains) dans les océans et 23 % sur les continents. Cela provoque ce que Pyle nomma l'« extinction de l'expérience » ou la perte des liens directs et réguliers avec le monde vivant. La perte de ces liens n'est pas qu'une question philosophique, c'est aussi une question de santé (obésité, myopie, troubles psychiques, etc.). À l'inverse, les études abondent sur les bienfaits d'un temps passé en forêt ou du contact plus intime avec les autres qu'humains (baisse de l'hypertension, de la peine, de la fatigue, etc.).

Heureusement, les « déracinés » ne sont pas irrécupérables (même les adultes) : il suffit de quelques jours d'expériences très intenses avec ce monde sauvage pour retrouver des effets bénéfiques profonds. Dans une expérience menée aux États-Unis, les participants à qui on a fait faire des activités en forêt ont par la suite augmenté leurs donations aux organismes de protection de la nature, se sont mis à consommer plus responsable, ont plus voté pour des partis aux propositions écologistes, etc.

Pablo, Raphaël et Gauthier nous invitent ensuite à constituer des « réseaux de tempêtes ». Il n'a pas échappé au lecteur attentif qu'il est très difficile de maintenir à flot une communauté, un écovillage, un écoquartier à cause du facteur humain. L'intelligence émotionnelle et relationnelle (expression des émotions, résolution de conflits, empathie, partage d'un récit commun, etc.) est tout aussi importante que les compétences pratiques d'écoconstruction ou d'agriculture, sinon plus. Les conflits et les tensions arriveront, c'est une certitude, mieux vaut devenir compétent le plus vite possible. Ils parlent de groupe de personnes réduits au sens de Robin Dunbar (entre 30 et 150) qui tissent des liens très puissants, des attachements : à un territoire, entre humains, avec les autres qu'humains, avec les humains extérieurs à la communauté... et avec le sacré.

Chris Martenson (*Crash Course*) le résume ainsi : « Quel que soit l'avenir, je préfère y faire face entouré de gens de ma communauté locale que je respecte, que j'admire et que j'aime, les gens à qui je fais confiance et sur qui je sais que je peux compter. C'est ma mesure de la vraie richesse ». Devenir « usager » du collapse n'implique pas une vie d'ermite. La solitude de celui qui prêche dans le désert vient justement du fait qu'il prêche. Il est judicieux de laisser chacun évoluer à son rythme et de se connecter à d'autres par affinité. L'important est de saisir que nous ne sommes pas seuls, loin de là ! Les connexions se font très vite, et ces réseaux sont d'autant plus puissants qu'ils sont composés de personnes qui ont cheminé intérieurement et qui se sont engagés extérieurement.

La première chose à faire est peut-être de prendre le temps d'intégrer tout cela pour soi. Ceux qui n'ont pas la chance d'avoir des proches sensibles à cette thématique peuvent échanger facilement à travers les réseaux sociaux. C'est d'ailleurs la raison d'être de LCH. Lire un article, un commentaire, un livre ou voir un documentaire sur un sujet que l'on croyait tabou, et en parler librement, redonne du baume au cœur. « Avoir mis un mot sur ce sentiment diffus et persistant que tout va s'effondrer, explique Alexia Soyeux, m'a procuré un soulagement immense. Pouvoir tracer un lien entre les faits, les articles, les données, et les ressentis, m'a soulagée. Tout peut s'effondrer. Voilà, c'est dit. Je ne suis donc pas folle, ou pas seule à être

folle, dit-elle. Sachant cela, comment ne pas envisager de créer des groupes locaux d'écoute et d'échanges autour des catastrophes globales et de l'effondrement ? Créer des espaces conscients pour chaque personne des différents stades de « digestion » du collapse (voir l'échelle de Chefurka, en introduction) ; des espaces pour partager ses expériences et son ressenti, sans jugements ni justifications. Parce que ce qui fait souffrir, c'est de se sentir isolé et incompris, de ne jamais être écouté.

Conclusion

En guise de conclusion les auteurs nous invitent à réfléchir sur le chemin intérieur. L'happy collapse ou l'apocalypse. La survie sera la première étape et il y aura des brèches à ouvrir et à tenir.

Notre époque est celle d'un retour brutal sur Terre, au terrestre. Le choc est gigantesque. Il submerge les plus vulnérables et fissure l'invincible confiance (en elles-mêmes) des élites politiques et financières de ce monde thermo-industriel. C'est le moment de tout revoir. Désormais, reprend Bruno Latour, « nous bénéficions, si l'on peut dire, du secours des agents déchaînés qui obligent à reprendre la définition de ce que c'est qu'un humain, un territoire, une politique, une civilisation »

Dès lors, comment tenir sur la durée ? Le premier point sera de savoir vivre avec ses peurs : la peur de la violence (du fascisme), de l'irrationnel, de l'inconnu, de la perte de ses valeurs, de ses repères, de la dépolitisation, et même la peur d'avoir peur. La réponse à la peur n'est pas l'espoir ni l'optimisme, mais le courage. De plus, il n'y a pas d'autre alternative que de faire l'apprentissage de la perte, de la peine et du deuil.

Aussi excitant soit-il, inventer un avenir n'est pas une simple affaire. Et peu importe comment nous nous l'imaginons, les changements seront étourdissants, bouleversants, traumatisants ou simplement merveilleux. Anticiper et imaginer un bouleversement de nos vies implique donc de changer radicalement de regard sur le monde. Pour cela, les auteurs ont proposé trois pistes.

D'abord décloisonner la pratique des sciences en produisant des savoirs plus ancrés dans le système-Terre, plus transversaux et plus démocratiques. Ensuite, poursuivre ces voies tracées par certains anthropologues audacieux et par d'autres peuples en résistance, s'ouvrir à d'autres regards sur le monde (ontologies) afin d'imaginer des alliances aussi improbables que nécessaires avec d'autres cultures et d'autres êtres terrestres. Et enfin, partir pour une extraordinaire expédition, celle de recréer des récits fondés sur d'autres mythologies pour découvrir et explorer de nouveaux horizons.

Ce que les trois acolytes nomment collapsosophie vient en renfort de la collapsologie et s'évertue simplement à vous outiller pour ne pas perdre la raison. La proposition de ce livre est d'accorder simultanément autant d'importance à ce qui se passe à l'extérieur (matériel et politique) qu'au chemin intérieur (spirituel) car ce dernier a un impact extérieur. Il faut nous reconnecter à notre nature sauvage et à notre statut de mortel (humilité), c'est-à-dire à quelque chose qui nous dépasse. Pour que la survie soit possible nous aurons besoin de tout le monde. Il y a un certain irénisme à avancer cela, mais il est assumé par les auteurs.

Les luttes des années à venir se situeront autour des lieux où certaines personnes ont décidé de redevenir terrestres, de se poser pour trouver un territoire et le défendre. Cet acte de rébellion dans l'« espace aérien » moderne implique pour les terrestres d'entrer en résistance contre tout

ce qui détruit et brise les liens qui rattachent à la Terre.

Entre luttes et alliances, entre résistance et résilience, des milliers de collectifs voient le jour et s'activent à restaurer les rivières et les sols pollués, produire une nourriture saine, faire demeure, prendre soin des autres, enseigner et s'organiser différemment. D'autres luttent pour réduire les inégalités et les injustices, ou contre l'hydre capitaliste et la finance internationale. D'autres encore, tels de véritables laboratoires, mettent en place des espaces de créativité (ZAD, zones à délirer, zones à décomplexer...) pour innover, explorer, inventer d'autres manières de survivre et de vivre, de récupérer les savoirs des anciens et les mémoires sociales des périodes sombres (les personnes qui ont vécu des guerres, des migrations, etc.)

Il y a trois dimensions à ce que Joanna Macy appelle le *Changement de Cap*. La première s'inscrit dans les actions et les luttes destinées à ralentir ou stopper les dégâts causés à la Terre, aux écosystèmes, aux communautés et aux personnes fragiles. Il s'agit de l'activisme, spectaculaire ou discret, comme on l'entend habituellement. La deuxième regroupe l'analyse et la compréhension de la situation actuelle (collapsologie) et la création d'alternatives concrètes (écovillages, villes en transition, économies alternatives, agroécologie, etc.). Enfin, la troisième dimension est celle d'un profond changement de conscience, d'un changement intérieur. L'une n'est pas plus importante qu'une autre. Il nous faudra les trois simultanément.

A l'issue de ce long résumé au plus près du texte initial, je vous engage vivement à lire ce livre. Bien sûr on peut penser qu'il manque une réflexion politique plus globale que celle des petites communautés. Mais ce reproche me semble passer à côté du livre. Il me semble que si de nombreuses personnes avaient le niveau de conscience et de réflexion que propose le livre, les choix politiques seraient bien plus faciles.

L'espèce humaine souhaite-t-elle réellement éviter sa propre extinction ?

Christian Davy 17 novembre 2018 Usbek et Rica



L'espèce humaine souhaite-t-elle réellement éviter sa propre extinction ? L'immobilisme actuel, ou du moins la lenteur de la transition que nous opérons aujourd'hui face à l'urgence, nous invite à en douter. À la suite de la lecture du dossier de notre dernier [numéro consacré à la collapsologie](#), Christian Davy, lecteur et abonné d'Usbek & Rica, a souhaité réagir en

nous soumettant la réflexion suivante. Il y appelle à « *cultiver l'intention* » de nous sauver nous-mêmes, et ce en créant un espace politique et médiatique qui aurait tiré les leçons de l'histoire « *depuis le point de vue de l'Anthropocène* », mais aussi en donnant bien plus de pouvoir à la nouvelle génération, seule capable d'abandonner le « *toujours plus, toujours mieux, toujours plus vite* » au profit du « *mieux avec moins* ».

La lucidité est une épreuve douloureuse en ces temps incertains. Les optimistes lui opposent un positivisme naïf, voir infantile. Ils sont déjugés par les faits, là où les réalistes prétendent conjurer le besoin de lucidité au moyen d'un pragmatisme incantatoire aux aboutissements concrets timorés et pusillanimes. Il suffit pour s'en convaincre d'observer les engagements pris lors de la COP 21, déjà bafoués et enterrés par le rouleau compresseur d'une machine économique devenue depuis longtemps incontrôlable autrement qu'à la marge.

Devant notre impuissance collective à enrayer la marche d'un progrès non soutenable et réservé à une frange de plus en plus restreinte de la population mondiale, la question se pose de la réelle intention de l'espèce Homo Sapiens (notre espèce) d'éviter sa propre extinction. A la question « le peut-elle », il convient de répondre par la négative à l'examen des faits. A la question « le veut-elle », la réponse est moins évidente et suggère d'identifier plus précisément le « qui » supposé endosser la charge de cette réponse.

Qui veut éviter sa propre extinction ? Car l'intention de l'espèce s'appréhende ici uniquement par la somme des individus qui la compose. On peut donc supposer que chacun, pris séparément, manifeste l'intention de survivre. Notre espèce se trouve ainsi placée dans une situation paradoxale où la somme des intentions individuelles ne se manifeste pas par son résultat mais par le contraire des intentions individuelles pourtant majoritaires. La somme des intentions à survivre se trouve escamotée par une fatalité plus grande qu'elle-même, sorte de « main invisible », qui la pousse à l'inverse vers son néant. Peut-être devrions-nous quitter la torpeur qui nous accable pour défaire l'emprise de cette main invisible dont les contours, à bien y regarder, prennent la forme d'une infime minorité de pilliers de biens communs, accapareurs de ressources et psychopathes de la concentration financière illimitée aux avidités insatiables. Le pouvons-nous, le voulons-nous, au prix de quels renoncements à nos confort et à nos acquis ?

Le caractère inéluctable de la situation que traverse notre espèce n'est pas sans rappeler le contexte des accords de Munich au lendemain du 6 octobre 1938 et le retour quasi-triomphal de Chamberlain et Daladier, salués pour l'accord trouvé in-extremis avec Hitler et Mussolini. « Ah les cons si ils savaient » aurait dit alors Daladier en aparté à la vue de la foule acclamant ce qui s'avèrerait rapidement n'être qu'un sauvetage provisoire.

Nous sommes, quatre-vingt ans plus tard, « des cons qui savent » mais nous persistons à refuser de regarder la réalité en face tant que la paix présente déjoue la guerre à venir.

Dès lors, c'est la question du « comment » qui tient la place centrale dans notre capacité à nous remettre en mouvement pour déjouer la fatalité d'une issue funeste à l'avenir de notre espèce.

Malgré ses bonnes intentions, le colibri devra faire bien plus que sa part

Les collapsologues, tenants d'un scénario de l'effondrement radical et inéluctable, voient dans le courant de la transition écologique, un effort trop tardif, insuffisamment profond et trop peu relayé par les media pour générer l'impact suffisant à l'évitement d'une catastrophe de grande

ampleur. Les faits leur donnent raison et la timidité du revirement de nos habitudes démontre notre difficulté à opérer un changement à la hauteur des enjeux et des urgences. La transition écologique apparaît comme un mouvement de surface sans rapport avec les forces auxquelles il est supposé s'opposer. Malgré ses bonnes intentions, le colibri devra faire bien plus que sa part.

Chacun et chacune d'entre nous ressent la nécessité de chercher ailleurs la racine de nos maux et la cause de la situation qui nous a conduit là où nous sommes. Nous pressentons l'insuffisance de nos remèdes au mal qui ronge l'avenir de notre espèce. Opter pour une transition énergétique aura pour seule conséquence de réduire la surchauffe mais certainement pas de permettre à l'ensemble d'une population mondiale en hyper-croissance d'accéder à une vie digne. Un non-dit plane au-dessus de cette question démographique dont le silence profite aux plus riches et fait craindre d'inavouables espérances malthusianistes, eugénistes et transhumanistes. La passivité est de bon ton en pareil cas et la dégradation « naturelle » et inexorable des conditions de vie des plus pauvres fait le jeu du laisser-faire libéral. La responsabilité d'un tel dessein, aussi cynique soit-il, a également comme avantage de se diluer dans la nébuleuse fataliste des circonstances économiques et des complexités systémiques inextricables. Tout ceci n'est la faute de personne en particulier mais profite cependant à quelques-uns qui disposent des moyens de s'affranchir des conséquences néfastes des dommages à venir.

L'immense majorité de la population et des communs sont ainsi devenus des externalités négatives de l'hyper-croissance financière. La vie elle-même, devenue marchandise, n'a plus guère de valeur à l'aune de la gestion du surnuméraire. Peu à peu, tout nous incite à nous considérer nous-mêmes comme les dommages collatéraux d'un système qui nous broie davantage qu'il ne nous sert.

« Il faut sauver les condors, non pas seulement parce que nous avons besoin des condors mais parce que nous avons besoin de développer les qualités humaines nécessaires pour les sauver car ce sont ces qualités-là dont nous aurons besoin pour nous sauver nous-mêmes »

A bien reposer la question de notre réelle intention de sauver l'espèce et de nous sauver nous-mêmes me revient une phrase de Jean-Marie Pelt appelant à sauver les condors, citant l'ornithologue Ian Mc Millan en 1968. *« Il faut sauver les condors, non pas seulement parce que nous avons besoin des condors mais parce que nous avons besoin de développer les qualités humaines nécessaires pour les sauver car ce sont ces qualités-là dont nous aurons besoin pour nous sauver nous-mêmes »*. Cinquante années plus tard, en octobre 2018, le WWF [annonce la perte de 60% des espèces sauvages en 44 ans](#).

Oserai-je dire ici que l'intention de l'espèce humaine de se sauver elle-même n'existe pas ? Ne serait-il pas plus judicieux et surtout plus conforme à la réalité de faire de cette assertion la pierre angulaire d'une réflexion honnête et sans déni sur notre avenir ?

Pour affirmer notre intention de sauver ou non notre propre espèce nous sommes dans l'obligation de poser aussi des intentions corollaires plus intenses et plus radicales encore. Avons-nous l'intention de permettre à chaque être humain né sur cette planète de mener une vie digne ? Avons-nous l'intention de réduire notre train de vie pour que d'autres puissent simplement accéder au nécessaire ? Avons-nous l'intention de mener une vie frugale et simple

pour éviter de priver des moins nantis que nous de cette frugalité minimale ?

Les ressources naturelles ne sont pas toutes renouvelables. Beaucoup ont été pillées, privant d'une subsistance élémentaire une majorité pour permettre à une minorité de vivre dans un excessif confort. Répartition et partage sont les prérequis de l'affirmation d'une intention de sauvegarde de l'espèce Homo Sapiens. Rien n'indique (ni la direction, ni la vitesse) que nous en prenions le chemin.

Les générations les plus âgées et les plus riches se contenteront d'un saupoudrage hypocrite pour prolonger leurs conditions de vie confortables et inadaptées

Cultiver cette intention devient par conséquent une priorité pour l'ensemble des représentants d'Homo Sapiens. Les générations les plus âgées et les plus riches y sont réfractaires. Elles se contenteront d'un saupoudrage hypocrite pour prolonger leurs conditions de vie confortables et inadaptées. Elles n'ont rien préparé pour accueillir les jeunes générations à vivre dans un environnement radicalement différent du leur. Bien au contraire, elles les déconsidèrent et leur rendent la vie difficile (fort chômage des jeunes et charge des retraites élevées sur fond de planète délabrée à reconstruire), exigeant d'elles toutes les attentions pour rendre leurs fins de vie le plus interminable possible. Pour les jeunes générations, (Y et Z) la transmission des aînés revêt une valeur de contre-exemple à ne pas suivre et l'éducation qu'ils ont reçue s'inspire de raisonnements dépassés et inadaptés. Rompre rapidement avec le passé des Trente Glorieuses Honteuses devient alors une condition sine qua none pour espérer franchir le palier vers un nouveau monde sans grande ressemblance avec le monde que nous connaissons.

Cultiver cette intention, c'est également entreprendre une relecture de l'Histoire en décryptant les conditionnements dans lesquels nous sommes enfermés et dont nous devons sortir pour espérer accéder à une nouvelle épigénétique de notre espèce. Guerrier, conquérant, accapareur, l'Homo Sapiens historique guidé par l'Avoir devra laisser place s'il veut survivre à l'Homo Sapiens de l'Etre, cultivateur actif d'une conscience élargie.

Cultiver cette intention, c'est enfin donner la place principale à la dernière génération, la génération Z, née dans les années 2000 ; c'est, avec elle et grâce à elle, changer notre version du progrès, abandonnant le « toujours plus, toujours mieux, toujours plus vite » au profit du « mieux avec moins ».

Pour l'heure, notre intention commune en tant qu'espèce ressemble à une flamme éteinte

Retrouver une telle intensité d'intention, confère à cette tâche immense un caractère proche du sacré et à tout le moins du précieux. Fondement de notre avenir si nous devons en avoir un, l'intention est aussi la base d'un nouveau projet d'humanité dans lequel notre unique pays est la Terre.

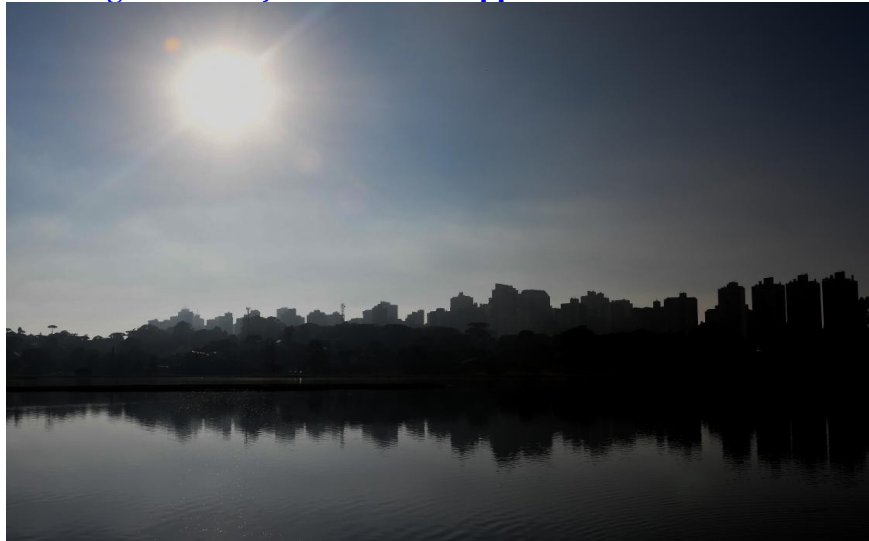
Pour l'heure, notre intention commune en tant qu'espèce ressemble à une flamme éteinte. Rallumer cette flamme suppose de réunir une mèche sèche, le combustible d'une cire saine et le comburant d'un espace correctement oxygéné. La mèche est un contexte économique, social et environnemental sain et local. La cire représente la conscience de jeunes hommes et femmes tournés vers le désir d'Etre plutôt que vers l'avidité d'Avoir. Le comburant se compose d'un espace politique et médiatique débarrassé des mensonges et des superficialités, capable de faire une lecture de l'Histoire depuis le point de vue de l'Anthropocène, affranchi de l'épuisement

suscité par l'actualité événementielle au profit d'un vortex nouveau, né du fourmillement des initiatives qui ne demandent qu'à grandir.

Si la lucidité est douloureuse au moins la souffrance qu'elle génère est-elle sans commune mesure avec celle que nous aurons à vivre pour l'immense majorité d'entre nous si nous le l'affrontons pas. Elle est le terreau du rêve dont nous avons besoin pour nous sauver nous-mêmes, l'énergie nécessaire à nourrir l'intention de devenir Humain, enfin.

La vie d'Akissi dans un monde à +2 °C

Agence Française de Développement 8 octobre 2018



L'Accord de Paris fixe la limite de la hausse de la température globale à « bien moins de 2 °C » par rapport à l'ère préindustrielle. Un rapport spécial du GIEC publié ce lundi 8 octobre estime qu'il faut tout faire pour contenir cette augmentation à +1,5 °C. Mais que changeraient deux degrés de plus dans la vie quotidienne ? Beaucoup de choses, comme le montre cette banale journée transposée dans un futur pas si lointain de la vie d'Akissi Lefebvre, une jeune mère de famille de Marseille.

Mardi 13 juillet 2060. Quarante-cinq ans après l'Accord de Paris qui alertait sur la nécessité de contenir le réchauffement climatique sous la barre des +2 °C d'ici 2100, la limite est franchie. Bien plus tôt que le tableau de marche défini par l'accord ne le laissait supposer. Les transformations massives, drastiques et immédiates qu'il aurait fallu entreprendre dès 2015 pour rester sous ces 2 °C n'ont pas été suffisantes. Et les conséquences néfastes du réchauffement climatique se sont insérées dans la vie quotidienne de chaque habitant de la planète.

Akissi Lefebvre a 34 ans. Développeuse informatique d'origine ivoirienne, elle est mariée à Leo Lefebvre, un instituteur de 33 ans. Ensemble, ils ont deux filles de 4 et 6 ans et habitent en France, à Marseille. Comme tous les appartements de la région, celui des Lefebvre est climatisé. Une hérésie sur le plan écologique, mais le jeune couple ne pouvait faire autrement :

le réchauffement moyen de la planète de +2 °C entraîne des vagues de chaleur intense devenues la normalité. Depuis le début de l'été, le thermomètre affiche autour de 43 °C à l'ombre dans la cité phocéenne. Les 45 sont régulièrement dépassés et, la nuit, impossible de voir le mercure descendre sous les 28 °C, soit un état de canicule permanent. Enfants, seniors, femmes enceintes, tout le monde souffre de la situation. La faune, la flore et l'économie aussi.



Vue de Marseille © Gabriela Fab / Flickr

Avant-hier, Akissi a reçu un SMS de son frère, qui s'était lancé dans l'aventure viticole en Afrique du Sud vingt ans plus tôt :

« Salut ma sœur, juste pour te dire que je jette l'éponge, c'est fini. »

Les sécheresses récurrentes qui frappent le sud du continent ont eu raison de sa passion : plus rien ne pousse là-bas, obligeant l'Afrique du Sud – comme beaucoup d'autres pays – à importer 90 % de ses denrées alimentaires à prix d'or, les terres cultivables étant de plus en plus rares à la surface du globe. L'entrepreneur Elon Musk, 89 ans désormais, a bien développé un système de cultures intensives sur Mars, mais les prix délirants de ses tomates géantes venues de l'espace les réservent à une super-élite dont la famille d'Akissi ne fait pas partie.

Une saison blanche et sèche

Coulant une paisible retraite à Chypre, les parents de Leo envisagent de plier bagage : rationnée, l'eau courante est coupée plusieurs heures par jour ; l'air est devenu sec et irrespirable. Et les conflits qui font rage chez leurs voisins du Proche-Orient au sujet du partage des sources d'eau douce de plus en plus rares ne leur disent rien qui vaille. Mais retrouver Paris, d'où ils sont originaires, ne les enchante pas plus que cela : sous l'effet des modifications des circulations océaniques et atmosphériques, il y fait soit 40 °C, soit un froid intense. Et quand le froid s'installe sur l'Europe, c'est la chaleur qui frappe au pôle Nord, entraînant

toujours plus la fonte des glaces... Plus généralement, les parents de Leo sont confrontés à un dilemme : les régions chaudes sont de plus en plus arides, et les régions humides toujours plus pluvieuses. Ils aiment la campagne mais à cause de la fonte des glaciers alpins, de nombreuses régions sont devenues inondables, en plus des zones côtières. Conséquence, les prix du foncier ont grimpé en flèche dans les endroits épargnés par ce risque impossible à combattre à l'échelle d'un particulier.



Feu de forêt en Californie © Joel Duggan / Flickr

Dans le même temps, leurs amis Américains installés en Californie cherchent aussi un toit : leur maison est partie en fumée à l'occasion du dernier gigantesque feu de forêt qui a dévasté l'État, au mois de juin. Bientôt il ne restera plus rien à brûler, tant au fil des années les flammes ont mangé les arbres plus vite qu'ils ne repoussaient.

La mort du corail et ses conséquences



Corail mort dans la mer Égée © David Stillman / Flickr

Passionnée de plongée, Akissi a décidé de ranger définitivement masques et tubas pour les vacances de cette année : les récifs coralliens ont quasiment disparu de la surface de la Terre. Pour Akissi ce ne sont que des vacances, mais pour des millions d'habitants de régions côtières de la planète, la disparition du corail et des poissons qui y vivaient signifie la perte de leur emploi, lié au tourisme ou à la pêche, et d'un moyen de subsistance vital.

Les petits États insulaires sont en sus très exposés aux risques climatiques extrêmes comme les pluies torrentielles associées aux ouragans, ainsi qu'à la montée du niveau des mers. Avec la disparition du corail, qui servait de brise-lames naturel, la situation ne fait qu'empirer. La montée des eaux est une catastrophe pour ces territoires : déjà, une partie des îles de Polynésie, des Maldives, des îles Marshall et certaines régions d'Asie (Philippines, Indonésie) voient leurs côtes rognées par la montée des eaux. Au total, 10 000 à 20 000 îles pourraient disparaître au cours du siècle. La montée du niveau des océans menace également de nombreuses grandes villes côtières comme New York, Miami, Tokyo, Singapour, Amsterdam ou Rotterdam.



Les dégâts de l'ouragan Matthew en Haïti, 2016 © Andrée Aartz / Flickr

Les événements climatiques extrêmes, plus intenses, plus fréquents et plus longs, n'épargnent pas la France : dans sa classe de CE2, Leo a intégré des cours de protection en cas de tempêtes, conformément aux nouvelles directives des ministères de l'Urgence climatique et de celui de l'Éducation. Ces ouragans qui restaient naguère confinés aux tropiques frappent désormais régulièrement aux quatre coins de l'Hexagone, provoquant des dégâts matériels et humains considérables. Aucune région du monde n'est épargnée ; chacun espère juste ne pas être au mauvais endroit, au mauvais moment.

Plus de 250 millions de « réfugiés climatiques » ?

Au mauvais endroit, les parents d'Akissi s'y trouvent : dans leur village du sud de la Côte d'Ivoire, les pluies de cette région humide sont devenues torrentielles et continues, engorgeant les sols, dévastant cultures et infrastructures. Akissi a commencé à entreprendre des démarches pour faire venir ses parents auprès d'elle et de ses enfants, ravis de l'aubaine de vivre bientôt avec Papi et Mamie. Leo est un peu plus circonspect mais il sait que ses beaux-parents n'ont guère le choix s'ils veulent survivre. Comme eux, plus de 250 millions de « réfugiés climatiques » ont déjà été jetés sur les routes. Conséquence de ces exils massifs forcés, les communautés d'accueil déjà mal en point souffrent et la pauvreté explose.

En attendant, Akissi a d'autres problèmes à gérer : l'une de ses deux filles vient d'attraper le paludisme pendant sa colonie de vacances dans le sud de l'Espagne. Le réchauffement climatique augmente à la fois les zones et la saison de transmission de cette maladie, véhiculée par les moustiques. Mais Akissi ne se plaint pas, elle sait qu'il y a pire : pour ses petits-cousins

installés au Mali, c'est la malnutrition qui guette. Un fléau que l'on pensait en voie d'éradication trente ans plus tôt et qui revient plus menaçant que jamais.

Le soleil rouge de chaleur tombe sur Marseille ; les enfants du couple sont blottis contre leur maman, tandis que Leo fait la vaisselle, range les courses, prépare les affaires des enfants pour le lendemain, signe les carnets de correspondance, prend rendez-vous chez le dentiste pour le petit et pense à trouver l'acompte pour payer la nounou. Akissi a choisi un grand livre intitulé *Les Animaux disparus du monde*, actualisé tous les ans. On y croise l'éléphant d'Afrique, le panda de Chine ou encore les lémuriens de Madagascar... À chaque page, des espèces d'Amérique du Sud, d'Australie et de Nouvelle-Zélande, là où les migrations sont les plus difficiles pour les animaux, remplissent ce panorama d'une époque révolue. Par la baie vitrée donnant sur sa terrasse surchauffée, Akissi regarde tourner les pales des éoliennes marines qui zèbrent l'horizon, à la manière d'un noyé appelant à l'aide.

Des changements radicaux

Les experts du Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) ont rendu leurs conclusions ce lundi 8 octobre sur les conséquences d'un réchauffement de 1,5 °C et les moyens à mettre en œuvre pour limiter l'impact du changement climatique.

Le [rapport spécial](#) du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), présenté lundi 8 octobre à Incheon en Corée du Sud, souffle le chaud et le froid. Le chaud : il reste encore un espoir pour limiter le réchauffement planétaire à 1,5 °C par rapport à la période préindustrielle, une hausse qui fragilise déjà beaucoup les écosystèmes et l'activité humaine. Le froid : le niveau d'alerte maximal est atteint. Pour espérer sauver la planète il faut agir vite, massivement et collectivement.

L'[Accord de Paris](#), conclu en décembre 2015 au cours de la COP21, prévoit de contenir l'élévation de la température moyenne de la planète « *nettement en dessous de 2 °C par rapport aux niveaux préindustriels* » d'ici 2100. Le lobbying des pays les plus menacés, notamment des États insulaires, a permis d'ajouter une mention sur le besoin de « *limiter l'élévation de la température à 1,5 °C* ». Le rapport spécial du GIEC sur « *les impacts d'un réchauffement global de 1,5 °C et les trajectoires d'émissions mondiales de gaz à effet de serre associées* » découle de cette exigence.

La centaine d'auteurs et les 6 000 études scientifiques mobilisés ont accouché d'un document de 400 pages à destination de 195 gouvernements. Son message est clair : le changement climatique a déjà des conséquences concrètes pour les populations, et chaque demi-degré de plus est d'une importance capitale sur les effets constatés.

Depuis l'ère préindustrielle, la température planétaire a déjà progressé d'environ 1 °C. La marge est donc minimale ; selon les hypothèses des auteurs du rapport, au rythme actuel, le seuil des 1,5 °C sera franchi entre 2030 et 2052. Citée par *Le Monde*, la coprésidente du groupe de travail sur les sciences du climat du GIEC prévient : « *Nous sommes à la croisée des chemins. Des mondes à +1,5 °C ou +2 °C seront très différents*, explique Valérie Masson-Delmotte. *Contenir le réchauffement exige des actions très ambitieuses dans tous les domaines – énergie, industrie, gestion des terres, bâtiments, transports, urbanisme –, ce qui signifie un changement radical de comportements et de modes de vie. Si nous n'agissons pas d'ici à 2030,*

la porte se refermera. »

Comprendre les conséquences géopolitiques du dérèglement climatique en 4 questions

Convention EELV à l'IRIS – 06/10/2018

Villes et croissance Novembre 19, 2018



« Impuissance des États », « émeutes de la faim », « crises migratoires », « Troisième Guerre mondiale pour les ressources »... Difficile d'y voir clair dans l'avalanche d'idées que l'on se fait des impacts géopolitiques du dérèglement climatique. Souhaitant interroger ses propres idées reçues, un membre du collectif Villes & Décroissance s'est levé de bonne heure pour assister à la convention « Géopolitique et dérèglement climatique » à l'Institut des Relations Internationales et Stratégiques (IRIS). Les intervenant.e.s aux profils variés (chercheur.euse.s, militant.e.s, juristes et député – voir la liste d'intervenants à la fin de cet article) ont apporté des éléments de réponses aux questions posées en introduction. Cet article en identifie 4, en croisant les interventions et en restituant les débats des différentes tables rondes.

1. Les États réalisent-ils l'ampleur des risques systémiques ?

Il semble aujourd'hui impossible d'affirmer que les gouvernements soient sensibles à la possibilité d'un effondrement de la civilisation thermo-industrielle à l'échelle planétaire provoqué par le dérèglement climatique, l'effondrement de la biodiversité ou l'épuisement des ressources. Une chose est sûre, en revanche : **les États prennent assurément ces risques en compte pour leur propre sécurité intérieure.** Explications :

Jean-Michel Valantin, docteur en études stratégiques, note que les années 2000 ont vu l'irruption inédite des enjeux climatiques dans les stratégies de défense, allant au-delà des simples alertes déjà émises par les milieux militaires depuis les années 1980. L'exemple le plus saillant est celui de l'armée américaine : en octobre 2003, le Pentagone fait fuiter un rapport intitulé « Conséquences d'un changement climatique abrupt sur la sécurité nationale américaine »^[1]. Ce rapport fait l'effet d'une bombe dans un contexte où l'administration Bush, engagée dans sa « *war on terror* » en Afghanistan et en Irak, n'est pas franchement réputée pour sa sensibilité aux enjeux climatiques. **Pour la première fois de leur histoire, les États-Unis définissent le réchauffement climatique comme une menace à part entière**, redoutant de fortes tensions sociales liées à une possible dégradation des infrastructures et de la santé publique, mais aussi de la production agricole et de l'accès à l'eau. Cette prise de conscience trouve sa concrétisation dans l'ouragan Katrina en août 2005. Faute de pouvoir accéder à la Nouvelle-Orléans inondée, l'armée américaine se voit alors contrainte de recourir à une société de mercenaires, *Blackwater*, pour secourir la ville. **Actant son incapacité à assurer la sécurité de ses concitoyens sur son propre territoire, la Défense américaine, traumatisée, entame une profonde remise en question de sa légitimité.** Depuis lors, elle n'a eu de cesse d'intégrer les problématiques environnementales à sa stratégie.

De son côté, la Chine a également su adapter sa géostratégie à l'heure du dérèglement climatique. La stratégie chinoise de « Nouvelle route de la soie », projet titanesque de développement d'artères de communication ferroviaire et maritime depuis la Chine jusqu'à la Grande-Bretagne et l'Afrique, reflète une certaine prise en compte des enjeux climatiques, selon M. Valantin. Afin de subvenir aux besoins d'1,5 milliard de Chinois.e.s, le gouvernement de Xi Jinping conçoit en effet la route de la soie comme un canal de ressources irriguant le pays en flux tendu. **Cette route n'a donc pas pour but de développer un hégémon mondial – comme on l'a souvent lu –, mais bien davantage de garantir l'approvisionnement de la Chine, et donc sa sécurité intérieure.**

De la même manière, si la Chine a amorcé son « grand virage » de 2014 en signant avec Barack Obama un accord ambitieux en matière de pollution, c'est avant tout pour des questions de santé publique. **Pascal Boniface**, géopolitologue et directeur de l'IRIS, rappelle que la pollution y fait en effet plus 1 million de morts par an, et dissuade bon nombre de cadres de travailler Pékin. Face à cette crise, le gouvernement chinois, pourtant connu pour son autoritarisme, s'est vu contraint d'écouter la voix de la société civile et de faire de la lutte contre les particules fines une priorité nationale.

Parmi les États ayant le mieux compris les enjeux liés au réchauffement climatique se trouve enfin la Russie. Depuis 2013, les Russes ouvrent une « route maritime du Nord » reliant l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, en passant par l'Arctique. Déployant ses brise-glace pour étendre la période de navigation, et réhabilitant d'anciens ports et villes sibériennes, la

Russie entend faire de cette route maritime un axe stratégique. Les armateurs chinois ne sont pas en reste et comptent bien en profiter, en faisant sillonner toujours plus de convois chaque année. **Tirer parti de la fonte des glaces pour assurer son approvisionnement renouveler ses ressources disponibles, voilà donc la stratégie des géants que sont la Russie et la Chine.**

Pour autant, cette histoire n'est pas le fait de « bons » et de « méchants ». MM. Boniface et Valantin insistent sur la nécessité de dépasser notre vision manichéenne, pour reconnaître que tous les États agissent avant tout en stratèges, prenant en compte la pression croissante sur les ressources. Dès lors, aucun État n'aurait « intérêt au changement climatique », car si celui-ci offre de nouvelles opportunités stratégiques ou économiques (ouverture de nouvelles routes maritimes...), les États demeurent pleinement conscients de leur vulnérabilité. Dit autrement : privée de ses rizières submergées par la montée des eaux, et dans un futur contexte de contraction des échanges internationaux, les villes chinoises pourraient tout simplement mourir de faim.

2. Existe-t-il aujourd'hui des « guerres du climat » ?

La réponse est *non*, pour MM. Boniface et Valantin : **le dérèglement climatique est un facteur aggravant des conflits, mais ne « crée » pas ces derniers à proprement parler.**

A cet égard, l'exemple de la Syrie fait figure de cas d'école. Dans les années 2000, le gouvernement de Bachar el-Assad incita les agriculteurs syriens à se reconvertir dans la production de coton pour pouvoir l'exporter sur les marchés internationaux. Or, la culture du coton requiert des quantités d'eau considérables, tant et si bien que les puits sont asséchés dès 2006 sous l'effet conjoint d'une sécheresse et de la surexploitation des ressources en eau. En 4 ou 5 ans seulement, le tissu rural syrien est en pleine décomposition. De cette tension sociale croissante naîtra la guerre civile que l'on connaît. **Ainsi, le réchauffement climatique, couplé à une gestion chaotique des ressources en eau par le gouvernement, semble bel et bien avoir eu une influence sur la guerre en Syrie**, comme le soulignent les études citées par M. Valantin [2] [3]. Pour autant, on ne saurait attribuer exclusivement la formation du conflit au climat.

De même, il est intéressant de lire le sort de la Somalie à travers le prisme climatique. **A l'origine de l'effondrement du pays dans les années 1980, on trouve en effet un épisode de sécheresses et de guerres civiles en chaîne.** La zone économique exclusive somalienne devenant alors une zone ouverte, les ressources halieutiques de celle-ci ont été pillées par les puissances internationales. Sans ressources, les pêcheurs n'ont eu d'autre choix que de se convertir à la piraterie pour survivre. Recrutés par des entrepreneurs pirates, ils se sont mis à prendre d'assaut toutes les embarcations de passage (tankers, cargos, bateaux de tourisme...), et n'hésitent pas à prendre des otages. Les compagnies d'assurance, comme la Lloyd's, se sont alors affolées et ont augmenté leurs tarifs sur le transport maritime. **De façon très impressionnante, une bande de quelque 2000 pirates somaliens très localisée a ainsi impacté l'ensemble du commerce international.** Si le changement climatique ne crée pas des conflits de toutes pièces, il contribue donc néanmoins à les aggraver et à rendre nécessaire l'usage de la violence pour la survie.

3. Quelle place pour les migrant.e.s dans un monde qui se réchauffe ?

Comment aborder le dérèglement climatique sans parler de la question des migrations ? **Valérie Cabanes**, juriste en droit international, rappelle quelques faits stylisés : **l'ONU prévoit quelque 250 millions de réfugié.e.s climatiques dans le monde d'ici à 2050**, ou encore qu'une personne sur 7 aurait à quitter son domicile d'ici à la fin du siècle. Parmi eux, ce sont les femmes, enfants et personnes âgées qui payent le plus lourd tribut. **Le dérèglement climatique est également un facteur aggravant des inégalités socio-économiques**, en ce qu'il pourrait faire basculer 100 millions d'individus dans la pauvreté d'ici à 2030. En période de catastrophes naturelles (événements extrêmes), on peut enfin s'attendre à une recrudescence des conflits interpersonnels, notamment des féminicides.

Or, il apparaît aujourd'hui clairement que notre logiciel n'est pas adapté pour faire face aux migrations à venir. Ce logiciel, c'est d'abord le droit international, qui ne reconnaît pas le statut de « réfugié climatique », comme le déplorent d'une même voix Pascal Durand, député européen à EELV, et **Marine Denis**, *PhD candidate public international law*. La Convention de Genève, par exemple, demeure très anthropocentrée : jamais le critère environnemental ou climatique n'apparaît. Les grands juristes et les sphères du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) sont encore aujourd'hui très sceptiques à l'idée d'accorder un statut à 250 millions de personnes, *a fortiori* car il est difficile d'attribuer clairement une migration au changement climatique.

Notre logiciel, c'est également celui, suranné, de l'ordre étatique westphalien. Depuis les traités de Westphalie en 1648, on a arbitrairement fixé des frontières pour équilibrer les forces et prévenir des guerres futures, comme le note **Anne-Laure Amilhat Szary**, spécialiste de géographie politique. Aujourd'hui, des crispations se font de plus en plus sentir autour des frontières, qui sont renforcées (murs...), mais qui deviennent paradoxalement toujours plus poreuses. **Ces frontières deviennent finalement un lieu de tri des flux de la mondialisation, avec une hiérarchisation des migrant.e.s selon leur « intérêt économique » pour les États.** De cela découle des politiques de reflux des migrant.e.s dans leurs pays d'origine, une fois le conflit jugé terminé. Or, pour M. Durand, peut-on raisonnablement affirmer, comme le fait l'Union européenne, qu'il est aujourd'hui sécurisé de reconduire les migrant.e.s vers des pays comme la Libye ? Et que fera-t-on, interroge Mme Denis, quand les pays d'origine des migrant.e.s auront été submergés par la montée des eaux ?

4. L'emballlement du climat et la raréfaction des ressources nous conduisent-ils vers une guerre permanente ?

Vincent Mignerot, chercheur indépendant et fondateur du comité Adrastia, commence par rappeler que le dérèglement climatique ne sera assurément pas sans réaction de la part de l'humanité. Il évoque ainsi **l'hypothèse de la Reine Rouge**, formulée par Leigh Van Valen et inspirée d'un passage des *Aventures d'Alice au pays des Merveilles* de Lewis Carroll.

Appliquée à un contexte de déséquilibre climatique, cette hypothèse prévoit que l'espèce humaine sera amenée à développer de plus en plus de techniques, dont la géo-ingénierie n'est qu'un des symptômes, afin d'assurer son salut. On aboutit donc à une situation dans laquelle l'humanité serait contrainte de « courir toujours plus vite pour parvenir à rester sur place », comme sur un tapis roulant dont la vitesse irait croissante. A partir d'un certain point, l'entretien de nos sociétés thermo-industrielles deviendrait alors impossible à maintenir, notamment en termes énergétiques. A cet égard, le **rapport Meadows** (1972), cité par M. Mignerot, prévoit un effondrement à partir de 2030[4]. Passé cet horizon, le scénario développé par Dennis Meadows, qui s'est jusqu'ici avéré conforme à la réalité, envisage une perte de 40 millions d'êtres humains chaque année, aboutissant à une réduction de 150 millions d'individus par an en 2100.

Une deuxième hypothèse pourrait encore assombrir le tableau : c'est **la théorie évolutive du r/K**. A partir d'observations du vivant, cette théorie fait remarquer les plus petits animaux (« r ») se reproduisent davantage que les grands (« K »), et que les « K » tendent donc à disparaître en premier du fait de la sélection naturelle. Ainsi, les petits organismes prennent le pas sur les grands. Dans le cadre d'un effondrement, il est probable que les petites entités (« r ») soient plus enclines à survivre que les États westphaliens, lesquels disparaîtraient. Toute la question est donc de savoir si ces « r » restants désigneront des ZAD, ou des groupuscules mafieux... Bien évidemment, le degré et la forme de la violence serait alors sans commune mesure.

Dans un tel contexte, peut-on craindre la multiplication de « guerres de l'effondrement », soit un scénario « à la *Mad Max* » ? Une forme de régulation par la violence n'émergerait-elle alors pas ? M. Mignerot se montre prudent vis-à-vis de cette hypothèse. En effet, dans un contexte de déplétion énergétique mondiale, il n'y aura plus de société humaine qui ne soit pas adossée au pétrole. Sans possibilité d'échappatoire, tout le monde réfléchirait à deux fois avant d'engager un conflit, donnant lieu à une situation d'autorégulation : qui oserait attaquer un voisin dans un contexte d'interdépendance important, et sans possibilité de gain (car il n'y a plus de ressources) ? **Si les perspectives d'effondrement apparaissent donc plausibles et particulièrement destructrices, il est possible que celles-ci ne donnent pour autant pas lieu à des conflits de grande ampleur et récurrents.**

Les élites obscurcissantes vous saluent bien

COMMENT expliquer qu'il y ait désormais de très puissants et très actifs producteurs d'ignorance ? Des entreprises, des gouvernements qui se donnent beaucoup de peine pour dissimuler les faits et enfumer le populo ? Philosophe et directeur scientifique de Sciences-Po Paris, Bruno Latour les appelle les « élites obscurcissantes » (1). Et pose l'hypothèse qu'on ne comprend rien à ce qui se joue actuellement sur la scène politique mondiale « si l'on ne donne pas une place centrale à la question du climat et à sa dénegation ».

Latour persiste et signe (2) : selon lui, les classes dirigeantes ont compris avant les autres que nous étions entrés dans un nouveau régime climatique et que, si elles voulaient survivre à leur aise, « il ne fallait plus faire semblant, même en rêve, de partager la terre avec le reste du monde ». Sinon, comment expliquer, par exemple, qu'au début des années 90 la compagnie ExxonMobil, après avoir publié d'excellents articles scientifiques sur les dangers du changement climatique, ait pris sur elle d'investir massivement « à la fois dans l'extraction frénétique du pétrole et dans la campagne, tout aussi frénétique, pour soutenir l'inexistence de la menace » ?

Ayant compris qu'il leur serait impossible de parta-



VERA MAKINA

ger ce monde (du moins, les quelques territoires qui en ce monde resteront vivables) avec les masses – et, surtout, avec les masses « de couleur » chassées de chez elles – les « élites obscurcissantes » ont décidé de se débarrasser au plus vite du fardeau de la solidarité – d'où, partout, les coups de boutoir de la dérégulation, et l'explosion des inégalités. Donald Trump, dit Latour, a « beaucoup clarifié ces questions » en se retirant, le 1^{er} juin dernier, de l'accord de Paris sur le climat. Ce retrait signifie, contre toute vraisemblance, que le réchauffement climatique n'existe pas. C'est

comme si Trump déclarait : « Nous, les Américains, n'appartenons pas à la même Terre que vous. La vôtre peut être menacée, la nôtre ne le sera pas. »

Mensonge, bien sûr, cette idée que les Etats-Unis peuvent s'isoler dans une forteresse et ne plus laisser passer ni réfugiés ni cyclones. Mensonge qui permet le *business as usual*, l'extraction de gaz de schiste à gogo et le maintien suicidaire de ce *way of life* que Bush père avait, dès Rio 92, décrété « non négociable »... Comment se prétendre réaliste quand on l'est si peu ? « Comment appeler matérialistes des gens capables de glisser par inadvertance dans une planète à + 3,5 ou qui infligent à leurs concitoyens d'être les agents de la sixième extinction ? »

On ne cesse d'opposer économie et écologie, dit Latour. On nous somme de choisir entre l'homme et la nature... Et de rappeler que l'homme en fait partie, de la nature ! Et de trouver « génial » le slogan des zadistes : « Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend. »

Un directeur d'études à Sciences-Po qui ne prend pas les zadistes pour des rigolos, tiens, tiens...

Jean-Luc Porquet

(1) « Où atterrir ? », La Découverte, 160 p., 12 €.

(2) Lire « Plouf ! » (24/5).

DE DIEU VIVANT A DETENU DE DROIT COMMUN...

20 Novembre 2018, Rédigé par Patrick REYMOND

La mondialisation a un inconvénient. Pour les classes dirigeantes. On peut être un Dieu vivant

ici, et totalement intouchable, on est là bas, un voyou de droit commun, sans influences sur les cercles de pouvoir.

Carlos Ghosn au Japon ? Rien.



Ici ça aurait été une petite amende de rien du tout saupoudré de "présomption d'innocence", déversée à seaux (sur les importants, les autres sont forcément coupables dès que présentés au juge). D'ailleurs, on glose sur les conséquences, pas même sur la culpabilité, réelle ou supposé. Moi, je me fais l'avocat du diable. Et si l'accusation était, au moins partiellement, fondée ?

1000 milliards de rachats d'actions. Est ce une "bonne gestion ?" Pas même, c'est tout le contraire.

Un PDG emprisonné, c'est la fracture de la société révélée. Une classe au dessus des lois, et gavée d'argent. Une autre qui peine.

La bouffonnerie de l'épouvantail fasciste apparait aussi. Macron a été franc. Il a dit tout ce qu'il ferait. Il entuberait le populo autant qu'il pourrait. Et 65 % ont voté pour lui.

Manque de bol, malgré des cohortes de lèche-culs, appelé "médias", il semble que la mayonnaise finisse par prendre.

Le mec a 15 millions d'euros par an, qui se fait prendre la main dans le pot de confiture, pendant que ceux à 15000 euros (par an aussi), sont qualifiés d'égoïstes.

Incendies en Californie. Il semble la compagnie d'électricité ne faisait plus les nettoyages (ça coûte et ça rapporte rien), au profit de rachats d'actions et de dividendes plantureux.

Là aussi, c'est pas en France que ça arriverait. Les tribunaux empêcherait, non pas le crime, mais la trop grosse condamnation des coupables.

Transition ? Plutôt révolution énergétique en marche

Michel Sourrouille , Biosphere, 20 novembre 2018

La grogne sur les carburants ne doit pas faire oublier qu'une majorité de nos concitoyens est désormais sensibilisée à l'urgence écologique. Le gouvernement le ressent et commence à prendre des directions impensables il y a quelques temps. Ainsi il compte mettre fin aux chaudières au fioul d'ici dix ans* alors que près de dix millions de Français utilisent encore ce mode de chauffage très polluant. L'État prendrait en charge « *un tiers du coût global de*

transformation ». Comme sur le carburant, le gouvernement joue aussi sur le levier fiscal : le prix du fioul est également alourdi de taxes qui représentent déjà un tiers de son prix. La conversion vers des solutions alternatives n'est toutefois pas une mince affaire pour les gens concernés. Rappelons un précédent. En 2011, le gouvernement grec avait remonté à 80 % la taxe sur le fioul domestique, largement utilisé en Grèce, pour l'aligner sur celle appliquée au carburant pour voiture. Le prix du litre avait doublé, trop pour une population paupérisée. Les écoles d'une dizaine de municipalités du nord du pays ont prévenu qu'elles fermeraient leurs portes lors des grands froids. Dans une interview du 2 juillet 2005, le ministre de l'environnement britannique, Elliot Morley, encourageait ses concitoyens à « *penser l'impensable* » : la mise en place de cartes de rationnement énergétiques individuelles. On s'approche, on s'approche de la [carte carbone](#).

Autre signe que la révolution écologique est en cours. Après la France et le Royaume-Uni, le gouvernement espagnol souhaite interdire la vente de voitures diesel et essence dès 2040**. Ce projet entre dans le cadre d'une future loi sur la transition énergétique qui vise à « *décarboniser* » son économie d'ici à 2050 avec un système électrique qui devrait exclusivement reposer sur des sources d'énergies renouvelables. Cependant, le vote de la loi sur la transition énergétique n'est pas acquis ! Le gouvernement n'a pas la majorité des sièges au Parlement. Rappelons qu'après l'attaque de Pearl Harbor, les États-Unis se sont retrouvés en guerre du jour au lendemain, sans avoir rien planifié. Le président Roosevelt a immédiatement interdit de vendre une voiture neuve aux États-Unis. Point à la ligne.

De toute façon en 2050 le prix du baril sera à 200 ou 300 euros hors taxes, le fioul aura disparu parce que hors de la portée des bourses et les voitures thermiques deviendront aussi recherchées qu'un minitel en 2018.

* LE MONDE du 15 novembre 2018, *Comment le gouvernement compte mettre fin aux chaudières au fioul*

** Le Monde avec AFP 14 novembre 2018, *L'Espagne veut interdire la vente de véhicules essence et diesel dès 2040*

SECTION ÉCONOMIE



A peine le rebond du chat mort achevé, l'indice CNN de la peur tutoie à nouveau les sommets

Publié le 19 novembre 2018 à 22:32:39 / 3 commentaires / 610 vues

En ce début de semaine, à peine le rebond du chat mort achevé, c'est à nouveau le sentiment d'angoisse qui semble dominer à Wall street. Rappelons également... Lire la suite



Jacques Attali: "Si on ne fait rien, une prochaine crise financière interviendra dans les 3 ans !"

Publié le 20 novembre 2018 à 09:00:53 / 12 commentaires / 1 071 vues

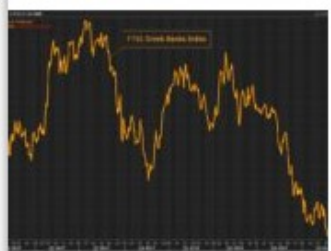
Risques d'une prochaine crise financière, accroissement des inégalités et de la pauvreté, chute de popularité d'Emmanuel Macron: Jacques Attali, écrivain,... Lire la suite



Aïe ! Le rendement à 10 ans italien repasse au dessus des 3,6%. Un plus haut de plus de 4 ans !!

Publié le 19 novembre 2018 à 20:45:05 / 0 commentaire / 287 vues

Aïe ! Le rendement à 10 ans italien repasse au dessus des 3,6%. Un plus haut de plus de 4 ans !! L'Italie est déjà considérée comme un "investissement pourri"... Lire la suite



Rien n'y fait ! L'indice du secteur bancaire grec continue de s'effondrer ! Près de -58 % en 6 mois !

Publié le 19 novembre 2018 à 19:03:46 / 1 commentaire / 481 vues

Rien n'y fait ! L'indice du secteur bancaire grec continue de s'effondrer ! Près de -58 % en 6 mois ! Artus: "On prête aux grecs l'argent qui leur permet de nous... Lire la suite



Philippe Béchade – Séance du Lundi 19 Novembre 2018: "Les investisseurs enfilent ils bientôt leurs gilets rouges ?"

Publié le 19 novembre 2018 à 16:00:00 / 5 commentaires / 1 052 vues

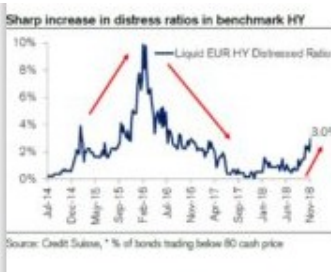
Philippe Béchade, rédacteur en chef du site La bourse au quotidien, de la Chronique Agora et Président des Econoclastes, présente l'actualité boursière du Lundi... Lire la suite



Fed: Prochaine hausse de taux aux États-Unis en décembre

Publié le 19 novembre 2018 à 15:00:40 / 0 commentaire / 657 vues

La Réserve fédérale laisse ses taux directeurs inchangés, mais envisage toujours une hausse en décembre. La raison ? Officiellement, la croissance est géniale, le plein... Lire la suite



Oups ! Le pourcentage de dette en difficulté sur le marché du High Yield européen progresse rapidement

Publié le 19 novembre 2018 à 14:00:28 / 0 commentaire / 566 vues

Oups ! Le pourcentage de dette en difficulté sur le marché du High Yield européen progresse rapidement. Philippe Herlin: "La bulle obligataire dans la zone euro est... Lire la suite

Trop de taxes, trop de crédits et trop de dettes

Rédigé le 20 novembre 2018 par [Simone Wapler](#)

La mésaventure de Carlos Ghosn n'est qu'un détail dans le renversement d'une tendance qui durait depuis trente ans.

Carlos Ghosn, Nissan, Renault... tous les médias français ne parlent que de cela ce matin.

Je vous livre le dessin humoristique de *L'Opinion* de ce jour, c'est largement suffisant pour couvrir le sujet pour nous autres investisseurs particuliers.



Certes, rendons à Carlos ce qui est à Carlos : depuis dix ans, le cours de Renault a été multiplié par quatre tandis que le CAC 40 n'a progressé que de 83%. Une belle surperformance que n'ont pas atteint L'Oreal, Air Liquide, LVMH, Michelin et d'autres grandes de la cote française qui n'ont pas cet actionnaire très encombrant qu'est l'Etat.

Mais n'oublions pas de prendre du recul.

Quand les marchés montent, la marée emmène presque toutes les actions avec elle, certaines plus haut que d'autres.

Quand les marchés baissent, la marée fait baisser presque toutes les actions, même les mieux gérées.

Il semblerait bien que la renverse de marée ait vraiment déjà commencé. Nous vous avons [averti dès la fin de l'année 2017 du retournement d'une tendance trentenaire](#) sur les marchés obligataires : les taux longs sont repartis à la hausse aux Etats-Unis.

« La vie financière va changer. Les refinancements seront plus douloureux, la dette coûtera plus cher », écrivions-nous.

En 11 mois, les effets de la hausse des taux sont déjà perceptibles sur la consommation de la plus grosse économie du monde, les Etats-Unis.

« Le marché évalue un ralentissement de la dépense de consommation », écrit Lev Borodovsky dans le *Daily Shot* du *Wall Street Journal*.

Le recul des FAANG (Facebook, Apple, Amazon, Alphabet, Netflix, Google) -les entreprises stars du Nasdaq aux évaluations ahurissantes – est significatif. Ces actions dépendent du dynamisme de la consommation courante.

Les FAANG ont déjà cédé plus de 30% par rapport à leur sommet de l'année

LCA



Pour le moment, l'indice large Standard & Poor's 500 est encore dans le vert en 2018 mais si la chute des FAANG se poursuit, ce sera une autre histoire.

La dette bon marché soutient le capital mort et les zombies

Sur le marché obligataire, les rendements continuent à s'élever ; aux Etats-Unis le taux moyen des entreprises mal notées est passé depuis le début de l'année de 5,50% à 7,19%. Pour les entreprises européennes toutes confondues, le rendement est passé de 0,75% en janvier à 1,39%.

La dette des entreprises américaines dépasse 46% du PIB américain. Un record absolu qui dépasse celui de 2008.

Une partie de cette dette a été consacrée à des opérations de rachat d'actions afin d'augmenter les dividendes.

Les taux montant, le capital mort va être de plus en plus difficile à camoufler. Le capital mort, ce sont les investissements passés dont il s'avère qu'ils sont improductifs. Pour faire croire qu'ils deviendront un jour source de richesse, les zombies empruntent pour durer.

Quant aux gens, de plus en plus empruntent pour pouvoir consommer. En France, les trois quarts des véhicules neufs sont vendus avec un crédit.

Si les taux longs continuent à monter (et nous pensons que ce sera le cas), vous devriez éviter tout investissement dans des entreprises endettées ou qui vendent des produits de consommation que les gens achètent à crédit.

Finalement, Carlos Ghosn part au bon moment...

Les banques centrales visent Bitcoin

Rédigé le 20 novembre 2018 par [Bill Bonner](#)

Les récents propos de Christine Lagarde sur le bitcoin et les cryptomonnaies comportent une menace voilée. Les initiés veulent reprendre la main.

Nous sommes à Dublin... en route vers les Etats-Unis.

Dublin est une ville animée. Pas particulièrement élégante, contrairement à Paris, et pas particulièrement dynamique, à l'inverse de Londres. Elle n'est pas non plus particulièrement gigantesque et imposante, à rebours de New York ou Chicago.

C'est plutôt un endroit confortable, charmant, où il fait bon vivre... avec de nombreux restaurants, hôtels et bars où l'on peut passer une heure agréable devant un feu de cheminée en compagnie d'une pinte de Guinness.



Mais venons-en à notre sujet — l'argent.

Les compères, premiers bénéficiaires de l'argent factice

Les autorités et leurs compères étaient parmi les principaux bénéficiaires du système d'argent factice et de son injustice fondamentale.

Leurs actions, obligations, biens immobiliers, options, primes et salaires ont grimpé... tandis que l'actif principal du citoyen ordinaire — son temps — a vu sa valeur chuter. Nous sommes d'avis que lorsque la prochaine crise arrivera, les autorités prendront des mesures désespérées pour protéger leurs biens mal acquis.

Parmi les nombreux spectres qui nous hantent aujourd'hui, il y a un fantôme — les monnaies numériques.

La semaine dernière, Christine Lagarde, à la tête du Fonds monétaire international (FMI) s'est exprimée... et le bitcoin a chuté, perdant 11% en une seule séance.

Bien entendu, on ne sait pas exactement ce qui a déclenché cette vague de ventes.

La veille, cependant, Mme Lagarde avait prononcé un discours à Singapour. Cette initiée du *Deep State* suggérait que les banquiers centraux devraient eux aussi se mettre aux cryptomonnaies. Non pas en tant qu'acheteurs, mais en tant que vendeurs de leurs propres devises numériques :

« Pour leur part, les cryptomonnaies cherchent à ancrer la confiance dans la technologie. Tant qu'elles sont transparentes — et si vous vous y connaissez en technologie — vous pouvez faire confiance à leurs services.

Tout de même, je ne suis pas entièrement convaincue. Une réglementation correcte de ces entités restera un pilier de confiance.

Devrions-nous aller plus loin ? Au-delà de la réglementation, l'Etat devrait-il être un intervenant actif sur les marchés de la monnaie ? Devrait-il remplir le vide laissé par le recul de la monnaie en espèces ?

Permettez-moi d'être plus précise : les banques centrales devraient-elles émettre une nouvelle forme numérique de monnaie ? [...]

La technologie va changer, et nous le devons aussi. Sous peine de rester la dernière feuille sur une branche morte, les autres ayant décidé de s'envoler avec le vent.

Dans le monde des fintechs, nous devons maîtriser le changement afin qu'il soit équitable, sûr, efficace et dynamique ».

Au milieu de tout ce blabla politiquement correct, il y avait un avertissement à l'attention du secteur des cryptos : nous aussi, nous pouvons le faire. En mieux.

L'armée et l'argent, les deux mamelles nourricières des initiés

Les gouvernements ont toujours contrôlé deux choses : l'armée et l'argent.

Dans les deux cas, le contrôle n'est jamais complet. Des généraux populaires passent à

l'ennemi ou tentent des coups d'Etat (Sylla... César... Napoléon). Rien qu'en 1990, on dénombrait huit tentatives de coups militaires dans le monde.

L'argent est lui aussi soumis aux autorités... jusqu'à un certain point. Au Zimbabwe, il y a 10 ans, par exemple, le gouvernement a déclaré que le dollar zimbabwéen était une monnaie légale... et l'a rendue disponible par pleins camions. Mais personne n'en voulait.

Lors de [notre conférence à Kilkenny la semaine dernière](#), nous avons abordé les raisons pour lesquelles la monnaie se prête aux révolutions... à la numérisation... et aux manipulations gouvernementales.

« L'argent n'est que de l'information. Mais c'est de l'information importante. Il nous indique ce que nous pouvons réclamer aux autres — leur temps, leurs ressources et leur production. Comme l'a dit T. Boone Pickens, 'c'est ainsi qu'on compte les points dans la vie'. »

Aux Etats-Unis, comme toujours, les billets contrefaits sont allés aux riches, aux élites et aux initiés.

Des liasses de billets

Vous aurez compris qu'il serait très facile, pour les autorités, d'introduire une forme de monnaie numérique. Dans les faits, notre argent l'est déjà. Mais le *cash* reste disponible et peut être utilisé.

En Argentine, jusqu'à récemment, lorsque vous passiez une transaction, vous veniez avec des liasses de billets. Même lorsqu'ils achetaient et vendaient des propriétés à un million de dollars, les Argentins venaient avec des sacs en papier (afin de ne pas attirer les soupçons) pleins de billets verts.

Ils ne faisaient pas confiance aux banques. Et le gouvernement avait mis en place des contrôles de change pour empêcher les gens de transférer leurs fonds.

Cela avait engendré une situation complexe où tout le monde devait calculer les prix en pesos « légaux », en pesos illégaux et en dollar... puis organiser le transfert d'une partie du prix d'achat officiel... le reste étant « en sous-main ».

Tant que vous aviez accès à du *cash*, vous pouviez faire affaire — et défier le gouvernement.

Bien entendu, les autorités argentines voulaient elles aussi vendre et acheter. Et elles ne voulaient pas complètement étouffer l'économie.

Elles faisaient donc des exceptions... et toléraient de nombreuses choses qu'elles avaient déclarées illégales. A un moment, elles postaient même des policiers devant les changeurs d'argent officiels pour que les transferts — pourtant interdits — puissent se faire plus en sécurité.

Le *cash* est difficile à contrôler pour les gouvernements — et quasi-impossible à surveiller. Une devise numérique émise par une banque centrale, en revanche, leur simplifierait la tâche.

En vous forçant à conserver votre argent dans un compte à la banque centrale, les autorités pourraient contrôler votre argent... et la manière dont vous le dépensez.

Elles pourraient aussi vous contrôler vous.

Quelle menace pour le monde émane des dettes chinoises en dollars ?

par [Charles Sannat](#) | 20 Nov 2018

Les dettes chinoises sont colossales, considérables. Sont-elles dangereuses ? Peuvent-elles constituer un danger international ? Peu probable. C'est un problème interne à la Chine. Et la Chine est une économie administrée. Le Parti communiste chinois ruinera qui bon lui semble, effacera ce qu'il souhaite, et tout le monde dira d'accord. Il faut dire que si vous n'êtes pas d'accord, vous êtes fusillé.

Ce genre de politique permet de susciter l'adhésion plus facilement à la politique gouvernementale.

Charles SANNAT

La dette privée en dollars, d'environ 230 % du PIB chinois, risque de provoquer une crise mondiale d'envergure, prévient Kevin Lai, chef économiste nippon pour l'Asie hors Japon chez Daiwa Capital Markets, ajoutant que la baisse du yuan compliquait le désendettement de la Chine. Un analyste chinois commente la situation pour Sputnik.

Le total des dettes en dollars dans le monde s'élève à 12 000 milliards, dont 3 000 milliards reviennent à la Chine qui n'a, selon Kevin Lai, chef économiste nippon pour l'Asie hors Japon chez Daiwa Capital Markets, aucun moyen « de relancer proprement son économie si elle ne parvient pas à réduire sa dette de manière significative et, pour l'instant, toutes ses annonces concernant le désendettement ne produisent aucun résultat ».

Cette situation est effectivement préoccupante et comporte de gros risques, a admis dans un entretien accordé à Sputnik Bai Ming, chercheur du département d'étude des marchés internationaux de l'Institut de recherche sur la coopération économique internationale auprès du ministère chinois du Commerce.

« Néanmoins, le fait que la Chine limite le mouvement des capitaux peut aider à prévenir un effondrement désastreux. [...] Peu importe qu'il s'agisse d'une dette en dollars ou en euros. Somme toute, le problème n'échappe pas à la gestion, la Chine contrôlant le mouvement des capitaux », a expliqué l'interlocuteur de l'agence.

Il a toutefois reconnu que les autorités étaient sérieusement préoccupées par ce problème.

« Un contrôle serré tant sur l'afflux que sur l'exode des capitaux est notre tâche prioritaire à ce jour. [...] Les prêts internationaux doivent aller aux projets dans le secteur réel et non à des spéculations sur le marché de l'immobilier ou ailleurs. Il faut couper court aux opérations spéculatives pour que les prêts soient employés à des projets effectivement prometteurs », a résumé le Chinois.

De son côté, Kevin Lai pointe l'inflation en Chine en raison d'un tassement de la demande intérieure et d'une moindre vigueur de l'activité manufacturière. Selon le Japonais, le principal consiste à présent à ne pas admettre la chute ultérieure de la monnaie chinoise pour éviter une crise de la dette en Chine, susceptible de dégénérer en désastre mondial.

Source Agence russe [Sputnik.com ici](#)

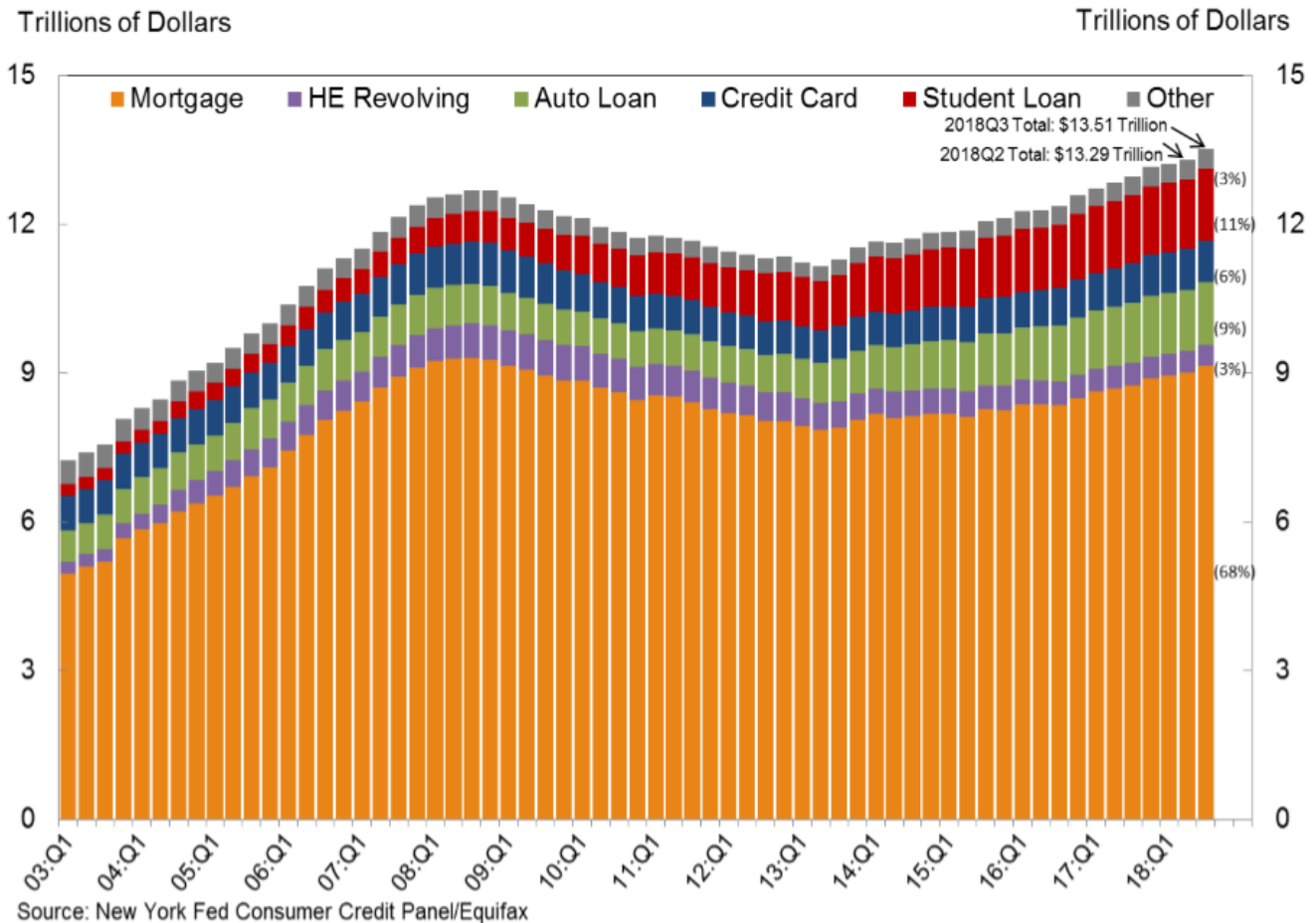
La dette des ménages américains atteint un nouveau record

Reuters , publié Par [Or-Argent](#)- Nov 20, 2018

La dette totale qui pèse sur les épaules des contribuables américains a atteint un nouveau record. À l'occasion du dernier trimestre, elle a atteint le montant de 13,5 trillions de dollars. Une hausse inhabituelle des impayés sur les crédits étudiants est peut-être un nouveau signal indiquant que la période de croissance économique que les États-Unis traversent est en train de tirer à sa fin.

Le nombre de personnes possédant un crédit étudiant qui sont en retard important de paiement, soit de plus de 90 jours, a grimpé à 9,1 % durant le T3 2018, contre 8,6 % le trimestre précédent, a rapporté vendredi dernier la FED de New York. Il s'agit du bond trimestriel concernant les impayés sur les crédits étudiants le plus conséquent depuis 7 ans.

Total Debt Balance and its Composition



Il s'agit d'un renversement après une période d'amélioration sur ce front. Les crédits étudiants représentent la somme de 1,4 trillions de dollars. Des soucis sérieux du côté du crédit auto se manifestent depuis 2012, depuis l'année dernière du côté des cartes de crédit, ce qui a le don d'inquiéter certains économistes.

L'économie mondiale numéro 1 a affiché cette année une croissance bien supérieure à son potentiel, et ce grâce à un taux de chômage le plus bas enregistré depuis les années 60, ainsi qu'une forte consommation des ménages. Si les États-Unis devaient encore être en croissance l'année prochaine, il s'agirait d'un nouveau record de longueur d'un cycle d'expansion économique.

La dette totale des ménages, surtout représentée par les 9,1 trillions de dollars des prêts hypothécaires, est désormais supérieure de 837 milliards de dollars par rapport au pic antérieur d'avant 2008, soit juste avant le début de la dernière récession, qui avait engendré une énorme vague de désendettement à travers les États-Unis. L'endettement a grimpé de façon constante depuis plus de 4 ans pour être aujourd'hui supérieur aux niveaux enregistrés en 2013.

L'augmentation de 219 milliards de dollars de la dette totale durant le trimestre qui s'est terminé le 30 septembre dernier est la hausse trimestrielle la plus importante depuis 2016.

Si les emprunteurs sont bien plus solvables aujourd'hui et que les prêteurs sont plus prudents que durant la période qui a précédé la dernière récession, la tendance à la hausse des retards de paiement dans les secteurs du crédit auto, de la carte de crédit et maintenant du crédit étudiant pourrait contrarier les décideurs de la FED et d'ailleurs.

Environ 4,7 % de la dette due affichait un retard de paiement d'une durée variable, contre 4,5 % précédemment. (...)

Des statistiques distinctes de la FED de New York ont montré que les emprunteurs de 30 à 39 ans ainsi que ceux de plus de 50 ans ont été largement responsables de la hausse des impayés. Il s'agit d'un indicateur utilisé par les économistes pour évaluer les tensions sur le marché du crédit, ainsi que la probabilité de défaut.

Et tandis que la banque centrale s'est engagée dans un cycle de relèvement graduel des taux, les demandes de crédits hypothécaires ont grimpé jusqu'à 445 milliards, contre 437 milliards au trimestre précédent, ce qui suggère que les emprunteurs se dépêchent à contracter un crédit pour bloquer un taux inférieur tant qu'il en est encore temps.

Source : [Reuters](#)

2018 : l'année de l'euro ou l'année du début de la fin

Rédigé le 20 novembre 2018 par [Nicolas Perrin](#)

2018 nous a été vanté comme l'année de l'euro mais les tensions politiques, la crise budgétaire italienne et le ralentissement de la croissance en fin d'année démentent ce pronostic.

L'avenir de l'euro paraît sombre et le futur président de la BCE aura du pain sur la planche.

La semaine du 29 octobre était truffée de fêtes et d'anniversaires. On avait d'abord les 10 ans de Bitcoin, placés sous le signe d'Halloween (le 31 octobre), c'est-à-dire le jour de l'année où les règles sont suspendues.

Heureux hasard du calendrier, ou intention délibérée de la part de celui qui aura bravé la règle de monopole étatique de la monnaie ? Satoshi Nakamoto n'étant pas là pour trancher, la question restera en suspens.

Puis est arrivé le 1^{er} novembre, qui était le 25^{ème} anniversaire de l'entrée en vigueur de Maastricht, le traité ayant officialisé la décision de créer l'euro. Amusante coïncidence également, puisque ce jour-là est aussi celui de la [fête des morts](#).

Avec les velléités fédéralistes d'Emmanuel Macron – élu président de la République en mai 2017 -, et la réélection d'Angela Merkel en mars 2018, on nous annonçait l'année du sursaut européen.



L'axe Paris-Berlin promettait un leadership fort, lequel devait permettre la réforme de la Zone euro dans le sens d'une plus grande stabilité financière et d'une monnaie pérenne, à défaut d'être forte.

Au mois de juin, avec la sortie de la Grèce du plan d'aide européen, Pierre Moscovici nous vantait un « moment historique », « un point final symbolique à une crise existentielle pour notre monnaie unique » qui annonçait des lendemains qui chantent et autres jours heureux.



Comme le savez, les choses ne se sont pas vraiment passées ainsi.

Angela partie, euro au tapis ?

Emmanuel Macron n'a jamais fait le poids pour imposer ses vues aux pays du nord, et la réforme tant attendue de la Zone euro n'a pas eu lieu. Angela Merkel a annoncé début novembre qu'elle quittera dans tous les cas la chancellerie allemande en 2021, ce qui ne va pas vraiment dans le sens d'un euro fort.

Tout cela avec en toile de fond de fortes dissensions politiques au sein de l'UE sur deux éléments fondamentaux :

- L'arrivée au pouvoir de partis qui ne sont pas aussi bienveillants que monsieur Macron et madame Merkel vis-à-vis de l'immigration non qualifiée en provenance de pays culturellement très différents des nôtres ;
- Une montée des tensions entre les pays du nord et les pays du sud au sujet de la politique budgétaire, lesquelles ont atteint leur apogée le 23 octobre avec le rejet du budget italien par la Commission européenne (une première historique).

Les nuages continuent par ailleurs de s'assombrir dans le ciel économique et financier, avec :

- Un risque qui monte sur la dette publique italienne, alors même que le nouveau gouvernement a opté pour la fuite en avant budgétaire ;
- Un système bancaire européen farci de dette publique et autres créances douteuses ;
- Un Mario Draghi qui nous promet que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes et que la BCE va poursuivre la normalisation de sa politique, tel que cela est prévu de longue date ;
- Des élites allemandes qui s'angoissent à l'idée de ne jamais revoir leurs 1 000 Mds€ de créances TARGET-2, et qui ont du mal à avaler les bobards de l'Italien à la tête de la BCE.

Sur ce dernier point, j'ai moi aussi du mal. Regardons donc de plus près quelle est la situation.

« Ce ne sera pas simple d'être le prochain président de la BCE »

Voilà ce qu'avance [Natixis](#) dans un *Flash Economie* en date du 24 juillet.



Le raisonnement est le suivant :

« *Le prochain président de la BCE, à la fin de 2019, héritera d'une situation où :*

- *il n'existera aucune marge de manœuvre de la politique monétaire **en cas d'affaiblissement de l'activité** ;*
- ***si la croissance diminue**, les gouvernements des pays de la Zone euro reviendront à une politique budgétaire expansionniste, et, avec les niveaux déjà très élevés des taux d'endettement publics, la BCE pourra être obligée de monétiser ces déficits publics (de réouvrir donc le quantitative easing) ;*
- *la BCE pourra aussi être confrontée à des crises des dettes publiques, en l'absence de mécanisme de mutualisation du risque entre les pays de la Zone euro, avec le risque que certains pays mènent des politiques budgétaires anormalement expansionnistes ou bien soient dans une situation de crise politique avec l'Europe. La question se posera alors pour la BCE de soutenir ces pays, avec le risque de faire apparaître un fort aléa de moralité, ou de ne pas soutenir, avec le risque de faire exploser l'euro. »*

Difficile de faire plus clair : si la croissance ne repart pas, la gouvernance monétaire de la zone euro risque de vilainement déraiser. Mais à quoi peut-on s'attendre, sur le plan de l'activité économique ?

Si l'on s'en remet au consensus, les choses devraient bien se passer.

Fin juin, Natixis (1) rappelait que les prévisions étaient les suivantes :

Zone euro	FMI	OCDE	Consensus Forecast	Croissance observée	Commission Européenne	BCE
2017						2,6
2018	2,4	2,2	2,2		2,3	2,4
2019	2,0	2,1	1,8		2,0	1,9
2020	1,7	-	1,4		-	1,7

Sources : FMI, OCDE, Consensus Forecast, CE, BCE, NATIXIS

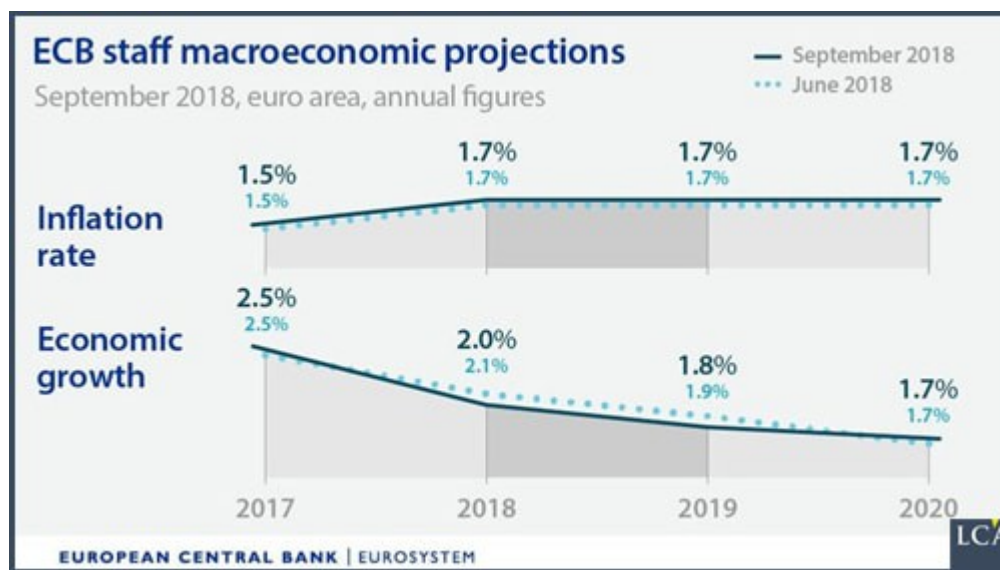
L'équipe de recherche de Patrick Artus dressait le constat suivant :

« Les prévisionnistes sont donc relativement optimistes au sujet de la croissance future de la Zone euro, même si, au début de 2018, les différents indicateurs conjoncturels* se dégradent ».

(* indices PMI, ventes au détail, carnets de commandes et sentiment économique global)

Mi-septembre, lors de son point trimestriel (2), la BCE revoyait légèrement sa copie.

« La Banque centrale européenne table désormais sur 2% de croissance du PIB cette année et 1,8% l'an prochain, soit 0,1 point de moins », diffusait *La Tribune*.



Une inflation de 1,7% et une croissance entre 2,1% et 1,7% voilà qui n'est pas franchement dramatique, n'est-ce pas ?

Mais pourtant la BCE pourrait bien ne pas en avoir fini d'abaisser ses prévisions de croissance comme nous allons le voir...

NOTES :

(1)

<https://www.research.natixis.com/GlobalResearchWeb/main/globalresearch/ViewDocument/q8Ri6fu76>

Au Royaume des aveugles

François Leclerc 17 novembre 2018

Les taux d'intérêt de la BCE sont au plus bas et ils le resteront « au moins jusqu'à l'été 2019 », a déclaré vendredi dernier Mario Draghi. Mais si les conditions financières ou de liquidité le nécessitent, ou si les perspectives d'inflation se détérioraient en zone euro, « cela devrait à son tour se traduire par un ajustement de la trajectoire prévue des futurs taux d'intérêt », en d'autres termes un report de leur hausse serait possible.

« Il n'y a certainement aucune raison pour que l'expansion de la zone euro cesse brusquement », a-t-il ajouté, personne n'ayant malheureusement eu l'opportunité de lui demander ce qu'il pense de la décélération progressive du PIB de la zone euro annoncé par la Commission qui, au choc près, aboutit à une proche conclusion.

Fixer ses taux est l'un des outils monétaires de la BCE. En annonçant qu'il se réserve de repousser si nécessaire ses plans de resserrement dans ce domaine, Mario Draghi vise à rassurer les investisseurs qui ont dû s'adapter entre temps à une étrange situation, lorsque la BCE a pénétré en territoire inconnu en adoptant un taux négatif pour les dépôts bancaires, afin qu'ils ne fassent pas les frais d'une normalisation en étant pris par surprise.

Entretemps, contrairement aux pronostics, les fonds monétaires en euro n'ont pas périclité, bien que leur rémunération atteignait son plus bas historique. Au contraire, leur volume a prospéré. Ces trois dernières années, les actifs placés auprès d'eux ont augmenté en moyenne de 9,6 % par an, pour atteindre 417 milliards d'euros fin 2017.

Les investisseurs institutionnels n'y sont pas étrangers. Soumis à des contraintes réglementaires, ils doivent placer à très court terme et dans des conditions de grande liquidité leur trésorerie. Dans la pratique, ils n'ont pas eu d'autre choix que de la placer sur des fonds dont l'offre est relativement moins pénalisante que les autres. Car les banques ne se précipitent pas pour l'accueillir, dans la mesure où elles subissent un taux négatif de 0,40% sur leurs dépôts excédentaires à la BCE.

Les commentateurs suivent au jour le jour les marchés obligataires et boursiers, faute de pouvoir en faire autant de celui des produits dérivés. Mais les marchés à très court terme, très fréquentés, sont le siège de phénomènes aussi méconnus. Ce qui explique que la prudence soit requise lorsque l'on y intervient, et que la Banque des règlements internationaux (BRI) ait lancé une étude de deux ans déjà bien engagée pour mieux comprendre ce marché des repos.

Celui-ci est le canal privilégié de la circulation du collatéral nécessaire à la conclusion des transactions et des appels de marge pour les produits dérivés. Or il fonctionne de gré à gré, et est à ce titre particulièrement opaque. En attendant d'en savoir plus, les analystes continuent de se gratter la tête. Et, du point de vue des régulateurs, il n'est pas pensable que ce secteur vital du système financier, qui en assure au jour le jour l'équilibre et où se manient des sommes colossales, soit laissé à nouveau à lui-même tant qu'il ne donne pas tous les signes manifestes de son rétablissement. L'occasion est parfaite pour mieux le comprendre, va-t-elle être saisie ?

Toutes les raisons sont bonnes à prendre pour détruire le marché

Thomas Veillet Investir.ch 20.11.2018



Finis la saisonnalité qui marche bien, finis la thématique du rebond, faisons place à la profusion de DEATH CROSS et à l'approche du krach annoncé.

Faites vos jeux, mais rien ne va plus. Les marchés boursiers sont à nouveau dans un état de fragilité extrême où la rationalité ne fait plus partie du jeu. Les intervenants – ou devrais-je dire « les algos » – utilisent le premier argument à disposition pour taper sur le marché et balancer tout ce qui leur passe sous la main peu importe que la nouvelle soit connue, inconnue, réchauffée ou un scoop...

Hier l'Europe a donné le ton en s'inquiétant pour le BREXIT – comme on fait depuis des mois sans trop savoir ce que ça va donner à la fin – pour l'Italie, qui à l'air à peu près aussi d'accord de négocier qu'un Pit Bull semble prêt à lâcher l'os qu'il tient dans sa mâchoire – et puis aussi parce que Renault s'est fait dégingolier parce que son patron – Carlos Ghosn – à semble-t'il – fait une « Barazzone », il a confondu ses cartes de crédits perso avec les cartes de la boîte. Tout le temps en défaveur de la boîte.

Bon, et puis il a aussi oublié de déclarer une partie de ses revenus au gouvernement japonais. Bref, il aurait pu être Conseiller Administratif à Genève.

Le marché Européen terminait donc au plus mal et pour être franc, si l'on observe les graphiques, ça donne plus envie de partir faire un trek au Népal que de rester là devant ses écrans à attendre un hypothétique rebond.

Aux USA on ne construit plus (ou presque)

Et puis les Ricains sont arrivés et c'est devenu encore pire.

Les Américains cherchaient une raison pour vendre, c'est les chiffres de la construction qui leur ont donné le ton.

En effet, le «National Association of Home Builders' monthly confidence index » a baissé de 8 points à 60. En gros, l'indice de confiance des professionnels de la construction a baissé de plus de 10% sur un mois.

Alors c'est quoi ce truc ? Non, parce que d'habitude on s'excite sur les chiffres de l'emploi ou sur les Minutes du FOMC Meeting, voir exceptionnellement sur les chiffres de la confiance du consommateur version Université du Michigan, mais là non !!!



Source : Marketwatch.com

Source : Marketwatch.com

Là, c'est un sondage qui regroupe le sentiment de plus de 800 organismes liés à la construction un peu partout aux USA, ensuite le sondage est passé dans un ordinateur, on lui applique plein de formules dessus qu'il faut être Einstein pour comprendre l'idée de base et ça nous crache un chiffre quelque part dans la zone des 60... 60 quoi ? On n'en sait foutrement rien, mais hier il sorti à 60.

Et 60 c'est 8 points plus bas que la dernière fois et c'est la plus forte baisse mensuelle depuis bien longtemps.

Il n'en fallait pas plus pour que les experts débarquent et en tirent des conclusions :

« Oui, vous comprenez si ce chiffre est en baisse, c'est que les Américains ne veulent plus acheter de maisons parce que les taux montent ».

« Trop ».

« Parce que les taux montent TROP »...

Voilà. CQFD.

La récession arrive, demain on est en plein WALKING DEAD, saison 12

La réaction suivante est logique : VENDEZ !!!! LA RECESSION EST À NOS PORTES !!! – La volatilité est repassée au-dessus des 20% et PAF !!! Les Algos en ont remis une couche ; ils ont obéi à une subtile combinaison de mots sur Bloomberg, mélangée au shaker avec une volatilité trop élevée et HOP !!! On avait un sell-off en bonne et dû forme.

Ensuite, on rajoute un ou deux gourous sur CNBC qui viennent annoncer qu'ils pensent sérieusement que « cette fois » on ne s'en sortira pas, que personnellement, ils stockent du riz et de l'eau dans un bunker –juste au cas où... – et ils ajoutent qu'ils nous avaient prévenu depuis longtemps de toute manière.

Après, en plus des chiffres du «National Association of Home Builders' monthly confidence index », il y avait aussi le fait que plein, plein de titres dit technologiques sont en train de faire des « DEATH CROSS » ([voir l'explication dans ma chronique d'hier](#)) et que ça veut dire que la tendance tourne, que le vent tourne et qu'à la fin c'est les BEARS qui gagnent (on vous l'avait dit) – et que le Nasdaq va faire pareil et que l'économie ne s'en sortira pas et que c'est tout la faute de Macron et que si ça continue les Gilets Jaunes vont bloquer les accès à Manhattan.

Et on réchauffe le repas de la semaine dernière

Bref, hier on s'est fait démonter. Encore une fois. Et l'ambiance et presque aussi bonne que dans un hôpital psychiatrique quand on n'a pas distribué les médicaments.

Donc hier Google est entré en Bear Market, Nvidia a dessiné une Death Cross, Netflix aussi et Apple est même passé brièvement en Bear Market aussi, parce que le Wall Street Journal a publié un article sur le fait que les fournisseurs d'Apple font des « profit warning » et que ça POURRAIT être lié au fait qu'ils produisent moins d'iPhone's...

SANS BLAGUE ????? SERIEUSEMENT ????? SONT TROP FORTS CES JOURNALISTES DU WALL STREET JOURNAL.

Bon, entre nous soit dit, ça fait juste une semaine qu'on en parle. Depuis le profit warning de Lumentum qui a entraîné Qorvo et AMS dans sa chute.

Mais hier, le Wall Street Journal en a remis une couche pour ceux qui n'auraient pas compris et Apple s'est repris une claque monumentale pour fêter ça. Je me demande tout de même parfois si les réactions à certains articles « qui sentent le réchauffé » ne sont pas sont pas complètement connes ???

Je m'excuse pour le vocabulaire, j'ai cherché des synonymes, mais je ne vois pas comment formuler la chose autrement.

C'est la récession (au moins)

Ce matin nous sommes donc au bord de la récession, plus personne ne se préoccupe de savoir si Trump et son pote Xi vont réussir à se mettre d'accord sur les taxes douanières, on veut juste savoir quand est-ce que Tim Cook, le patron d'Apple va annoncer qu'ils arrêtent de fabriquer des Smartphones et qu'ils se lancent dans la Marijuana Médicale et c'est tout.

À l'heure où je vous parle, l'Asie entière a pris la dimension des chiffres du «National

Association of Home Builders' monthly confidence index » et tout le marché est en baisse. -1.2% à Tokyo, -1.6% à Shanghai et – 1.8% à Hong Kong. Et encore, on ne sait pas s'ils ont lu l'article du Wall Street sur les fournisseurs d'Apple.

PERSONNE N'A CONSTATÉ que le pétrole ne baisse plus et qu'au contraire il semble retrouver des couleurs. Le baril est à 57.17\$. Et puis alors même si c'est la fin du monde des marchés boursiers depuis hier soir, PERSONNE n'achète de l'or – LA VALEUR REFUGE PAR EXCELLENCE – étrange quand même. Le métal jaune est à 1222\$.

Rien de neuf

Dans les nouvelles du jour, on parle de Carlos Goshn qui va se faire virer. Il y aussi une plateforme d'options active sur les commodities qui vient de sauter après les swings des contrats sur le gaz naturel et puis on parle du BREXIT – comme tous les jours – et tout le monde s'en fout – comme tous les jours.

Et le reste revient surtout sur le fait que la Techno se fait massacrer, que les FAANG's c'est « has been », que plus jamais on ne vendra de semiconducteurs, nulle part. Qu'avoir un compte sur un réseau social c'est trop nul. Que Twitter, Facebook, LinkedIn, Google c'est de la daube et que plus personne ne regardera jamais NetFlix – c'est quand même plus cool de lire un livre...

Et c'est là que 87% de la population mondiale de moins de 20 ans me regarde et me dit : « c'est quoi un livre ??? »...

Bref, c'était une journée de merde, mais heureusement jeudi c'est Thanksgiving, on va pouvoir manger la dinde. S'il reste de l'argent dans l'économie pour acheter une dinde.

Passez une excellente journée. On se retrouve demain pour parler du fait que plus personne n'achètera jamais d'iPhone et que c'est quand même plus sympa de parler à son voisin quand on est dans le bus ou dans le train que de jouer à Candy Crush.

Bonne déprime à tous.

Thomas Veillet
Investir.ch

“One can fight evil but against stupidity one is helpless.”
— Henry Miller

L'entraînement pour le chaos à venir

Pierre Templar 19 novembre 2018



J'ai passé un certain temps dans l'armée et travaillé à différents endroits au cours de ma vie, plus ou moins exotiques. Une chose que j'ai universellement remarquée est que plus les groupes sont efficaces et de haut niveau (qu'il s'agisse de militaires ou d'unités d'intervention de la police), plus ils pratiquent en entraînement leurs scénarios et missions spécifiques.

Combien de survivalistes à travers le monde pratiquent réellement leurs plans d'urgence ? J'ai peur qu'il n'y en ait que trop peu. Si vous faites partie de ceux-là, alors vous pouvez légitimement penser que vous figurez parmi les mieux préparés. Pour tous les autres, cet article leur est dédié...

Les exercices pratiques menés par les forces d'élite (simulations, exercices, répétitions générales) vont de la préparation générale aux missions éventuelles, à la construction de maquettes de bâtiments et quartiers, en passant par toutes les informations disponibles pour rendre les choses aussi réalistes que possible. Je ne dis pas qu'il faudrait vous préparer pour les urgences à un tel niveau (c'est leur travail), mais il est certain que vous devriez faire des répétitions générales pour éliminer les vulnérabilités et les faiblesses de votre (vos) plan (s). Et plus ces répétitions seront réalistes, mieux ce sera.

Pratiquement toutes les parties de votre plan d'urgence (communication avec la famille, plan d'itinéraire, utilisation d'une radio amateur, gestion des urgences médicales, survie dans les bois, gestion d'une panne de courant à la maison, etc.), requièrent de vous une **formation pratique** ainsi que la **mise en condition** du plan actuel de manière à l'améliorer et le pratiquer à nouveau.

Le danger est que si vous ne menez pas le processus de manière semi-réaliste, vous ne serez pas en mesure de vous rendre compte que vous n'êtes pas prêt avant qu'il ne soit trop tard. Comme il est coutume de dire dans ce domaine : "Ne pratiquez pas avant d'avoir tout compris

correctement. Exercez-vous jusqu'à ce que vous ne puissiez plus vous tromper."

Découvrir ses capacités et faiblesses

L'une des plus grandes erreurs commises par les survivalistes ou d'autres personnes qui essaient de se préparer à des situations d'urgence ou de survie (même si elles ne veulent pas se classer parmi les survivalistes) est liée à ce qu'ils mettent dans leur sac d'évacuation. La plus grosse parmi les grosses erreurs est qu'ils emportent **BEAUCOUP** trop (histoire de l'avoir au cas où...). Puis, lorsqu'ils essaient de tout transporter, ils découvrent alors qu'il n'y aurait aucun moyen d'utiliser leur sac dans un véritable scénario d'urgence.

Un scénario réel de post-apocalypse pourrait vous obliger à marcher plusieurs kilomètres avec votre sac sur divers terrains (en admettant que vous preniez la peine de le mettre sur le dos et de marcher avec). C'est pourquoi, une fois que vous pensez avoir conçu le BOB "parfait", mettez-le sur vos épaules et partez l'essayer dans les zones où vous l'utiliseriez le plus probablement, ainsi que dans des zones (et scénarios) qui seraient plus difficiles.

Vous pourriez être surpris. Je portais des poids lourds depuis un bon bout de temps dans l'armée, et j'étais assez habitué. Puis, lors d'un exercice à l'extérieur, nous avons passé quelques jours à marcher sur un terrain recouvert de gros rochers de rivière arrondis, de la taille du poing. J'ai fini par ne plus pouvoir avancer du tout, à cause de la douleur causée par la pression exercée sous le centre de mon pied. Mon dos, mes jambes et mes poumons étaient prêts, mais mes pieds ne l'étaient pas.



Découvrir les problèmes avec ses équipements

En ce qui me concerne, j'ai mis un certain temps pour comprendre - et choisir - ce que j'allais mettre dans mon sac, car chaque fois que je pensais avoir pris les bons équipements, je les emportais dans les bois et les essayais ; pour découvrir alors que certains ne fonctionnaient pas,

ou pas aussi bien que je l'avais pensé.

Certaines choses ne marchaient pas du tout comme annoncé, par exemple ces couvertures d'urgence faites d'une feuille d'aluminium qui passent pour un classique de la survie, alors qu'elles sont juste inutilisables, pour diverses raisons (je suis depuis passé à [celles-ci](#)). D'autres semblaient être une bonne idée, telles que placer des anneaux aux extrémités d'une scie de survie - celles constituées d'un seul fil d'acier. Non seulement les anneaux font très mal aux doigts, mais ils s'arrachent au bout d'un moment. Une solution consiste peut-être à utiliser des poignées en dur, voire en cuir. Depuis, je suis passé à cette [scie Sven](#) ; elle est plus grande, beaucoup plus chère, mais fonctionne vraiment !.

Ce ne sont que deux exemples parmi les articles plus courants privilégiés par les survivalistes. Seule la pratique pourra dire si ceux que vous avez choisis correspondent à vos attentes et à l'usage pour lequel vous les destinez.

L'étude ne crée pas la perfection ; seule la pratique parfaite rend parfait

Vous pourriez lire à longueur de journée à propos du fonctionnement d'une arme, sur la façon de tirer comme un pro du GIGN, ou même des livres spécifiques traitant d'une compétence en particulier, telle que la **reconnaissance d'un bâtiment lorsqu'on est seul** (un sujet crucial qui fera très bientôt l'objet d'un dossier spécial). Mais le fait est que tant que vous ne sortirez pas pour aller au stand et tirer avec, vous ne serez pas vraiment prêt.

J'utilise cet exemple parce qu'il est facile de comprendre ce que je veux dire au sujet de la façon dont le **réalisme de la préparation** peut affecter votre capacité à exécuter l'action le moment venu. Il est toujours mieux de lire des livres écrits par de véritables professionnels plutôt qu'essayer de deviner les choses par soi-même, mais aller au stand de tir est encore mieux que la lecture de livres.

Des exercices de tir pratiques avec des **cibles mobiles** qui vous tirent dessus (plus ils font mal, mieux ce sera !) sont beaucoup plus efficaces pour vous montrer où sont vos lacunes. A ce titre, les pistolets de paintball qui tirent des balles en caoutchouc sont bien mieux que ceux qui n'envoient que des billes de peinture (qui en plus pourrissent les équipements). Une fois que vous aurez pris une balle ou deux au-travers de la figure, vous serez beaucoup plus enclin à faire attention à ce que vous faites...

Lorsque vous aurez compris cela, mettez-le en application dans vos différents scénarios d'urgence. Si par exemple vous vous préparez à défendre votre maison en cas d'intrusion, pratiquez votre plan en agissant comme vous l'avez prévu si l'on pénètre chez vous à partir de différents points d'entrée, en étant vous-même à divers endroits de la maison au moment de l'effraction. Vous constaterez peut-être que, dans l'un de vos scénarios, s'ils entrent par un côté et que vous vous trouvez dans le salon ou la cuisine, vous risquez d'être loin de l'arme que vous pensiez utiliser, ce qui vous obligerait à passer au plan B. Avez-vous un plan B ? Vous aurez

peut-être besoin d'une arme secondaire qui vous permettra de gagner du temps (une seconde arme à feu, un couteau de cuisine, ou même un sabre de samouraï ornemental !). Ne riez pas, ce serait toujours mieux que de saisir un lampadaire du salon. Ou travaillez un autre plan.



Suggestions à propos des simulations

Pour vous préparer aux situations d'urgence, la meilleure façon de faire est d'examiner la situation qui pourrait se produire et ce que vous avez prévu de faire, puis de trouver le moyen de reproduire cette situation le plus fidèlement possible. Voici quelques exemples :

Coupure de courant prolongée - La plupart des gens prévoient une coupure de courant de quelques heures seulement. Ils ne font donc qu'acheter des lampes de poche et des bougies. Dans le cas de tremblements de terre, d'ouragans, d'inondations, ou peut-être même d'une Impulsion Électromagnétique ou autre événement du genre, la distribution du courant peut s'arrêter pendant beaucoup plus longtemps. Savez-vous dans quelle mesure et comment cela vous affecterait vraiment ? Essayez de couper l'alimentation de votre maison durant des périodes de plus en plus longues. Je suis certain que vous allez commencer à voir des problèmes auxquels vous n'auriez jamais pensé, par exemple quoi faire avec les aliments qui se trouvaient dans votre réfrigérateur/congélateur, ou comment garder votre maison au chaud/au froid - ou même cuisiner sans électricité. Vous ne saurez pas vraiment tant que vous n'aurez pas essayé.

Contactez la famille en cas d'urgence lorsque les cellulaires sont en panne - Il est courant que personne ne puisse utiliser son téléphone portable pour appeler qui que ce soit après qu'un ouragan ait frappé. Que feriez-vous si cela se produisait chez vous ? Même si nous sommes relativement épargnés par ce genre de catastrophe dans l'hexagone, les grosses inondations sont très fréquentes et pourraient abattre les tours de téléphonie mobile de la même manière. Décidez d'un déclencheur (par exemple une catastrophe mentionnée dans les nouvelles), puis fixez le temps nécessaire pour joindre chaque personne de votre groupe sans utiliser de téléphone cellulaire ni d'Internet. Vous pouvez penser à de nombreux scénarios qui

nécessiteront une planification différente. Par exemple, que faire si certains parmi vous (ou une partie d'entre vous) sont en dehors de la ville, si une personne a une urgence que les autres doivent connaître, ou si toute la zone est touchée ? Réfléchissez-y, proposez un plan pour mettre en pratique ce scénario, et essayez-le.

Essayer d'utiliser et de tester tous les équipements tant que cela est possible - Si vous disposez d'un bon stock de nourriture d'urgence stockée dans votre cave, assurez-vous de l'utiliser. Les préparations peuvent durer des années, mais pas pour toujours. La rotation des stocks vous permettra de vérifier ceux-ci régulièrement, et de déceler des choses éventuellement inutiles ou moins bonnes. Ce serait bien si vous saviez comment préparer quelques plats décents avec ce que vous avez, quels assaisonnements ou autres aliments vous devez acheter à l'avance, et comment les cuire. Veillez également à utiliser tout le matériel que vous avez rangé dans votre sac d'urgence ou chez vous afin de savoir comment tout fonction et vous assurer qu'il le fait bien. Ce serait le comble pour un survivaliste que de se retrouver au cœur d'une catastrophe et de découvrir qu'il ne sait pas comment joindre quelqu'un sur son talkie-walkie ou se servir d'un Firesteel pour allumer un feu !

Évacuation forcée ou volontaire - S'il vous arrivait quelque chose qui vous obligerait à quitter votre domicile (incendie, inondation, loi martiale, tempête imminente, etc.), seriez-vous prêt ? Et si vous aviez 5 jours pour partir ? Et si ce n'était que 5 heures, 5 minutes ou 5 secondes ? Avez-vous tous vos équipements essentiels (ainsi que les personnes) prêts à le faire ? Pratiquez des exercices d'urgence pour savoir si vous l'êtes en demandant à une personne de la famille de déclarer au hasard qu'une urgence vient de se produire. Demandez alors à chacun d'expliquer en détails ce qu'il sait des procédures établies telles qu'il les connaît à ce moment-là, et voyez combien de temps met tout le monde pour évacuer vers un endroit X. Cet endroit pourrait être à un kilomètre sur la route, la maison d'un membre de la famille, ou autre chose. Cette planification est intimement liée à votre plan d'urgence.



Pratiquer la survie en pleine nature - Le camping est à peu près la meilleure façon de faire dans

la plupart des cas. Assurez-vous simplement que si vous utilisez le camping comme moyen d'enseigner la survie à votre famille ou à votre groupe, n'oubliez pas de le rendre agréable et enrichissant. Donnez des missions à chaque personne pour qu'elle enseigne un aspect de la survie (je suggérerais de travailler avec elle avant sa présentation, non seulement pour qu'elle démontre des choses correctes, mais aussi pour qu'elle ne se sente pas idiote si elle n'est pas bien préparée). Ne comptez pas uniquement sur les membres expérimentés. Dans la mesure du possible, essayez de faire en sorte que les membres plus jeunes ou moins expérimentés soient obligés de résoudre des problèmes sans que les personnes qui les ont en charge ne leur donnent d'instructions. S'ils se retrouvent à devoir faire face à un problème par eux-mêmes (de nombreuses personnes sont séparées des membres de leur famille lors de catastrophes naturelles), il faut qu'ils aient une compréhension de base des gestes à accomplir ou des décisions à prendre sans que quelqu'un d'autre ne leur dise.

Regarder les choses de l'extérieur - Le travail des agents de contre-espionnage des armées consiste principalement à protéger les forces alliées de ce que l'ennemi peut voir ou faire. Leur jeu favori est de tenter d'infiltrer ou d'observer une organisation ou une installation, et de recueillir des renseignements auprès du personnel ou de l'équipement pour vérifier la qualité de leurs procédures OPSEC. Examinez comment d'autres personnes pourraient influencer sur vos projets si elles le voulaient, et demandez à quelqu'un de faire semblant d'être un de ces "espions" durant votre exercice (c'est encore mieux si vous prenez une personne inconnue des membres de votre groupe), puis discutez tous ensemble de ce que chacun a observé et de ce que vous pourriez améliorer.

Complications à la mi-exercice - Une fois que vous pensez que votre groupe se sort assez bien de l'entraînement, intégrez quelques complications et voyez comment tout le monde y fait face. Par exemple :

- Si vous constatez qu'une personne porte la majeure partie des équipements, déclarez qu'elle s'est maintenant cassé la jambe. Les membres du groupe vont-ils pouvoir s'occuper de la jambe ET des équipements ?
- Si une personne a pris la décision de faire quelque chose qui pourrait être un problème, par exemple suivre un raccourci pendant que le reste du groupe continue sur la bonne voie, déclarez que les moyens de communication sont en panne et que vous avez crevé un pneu. Avez-vous les outils et l'expérience nécessaires pour changer la roue ? Que feront les membres de l'autre groupe une fois qu'ils arriveront et se retrouveront seuls ?
- Si vous pratiquez un itinéraire d'évacuation pour vous rendre chez un membre de votre famille ou juste en dehors de la ville (désigner une destination), déclarez qu'un arbre est tombé sur la route ou que la circulation est bloquée sur les 50 prochains kilomètres (ou la route est inondée), et que vous ne pouvez pas utiliser la route principale. Comment allez-vous parvenir à votre destination à présent ?
- Si vous campez, déclarez que vos méthodes principale et secondaire de démarrage d'un feu sont manquantes (volées, perdues, peu importe). Comment les gens de votre groupe vont-ils allumer un feu, en supposant qu'il n'y ait personne aux alentours pour les aider ?

Dans tous les cas et quel que soit la nature de votre groupe (famille, amis, ou autres), pensez à

rendre la formation non seulement utile mais aussi agréable. Si vous voulez que vos gens suivent sans rechigner, vous devez alors vous assurer qu'ils aiment faire vos exercices. Attribuez à chaque personne une mission principale dans chacun de vos plans, tout en aménageant des "sauvegardes". Demandez-leur d'enseigner quelque chose au groupe à propos de leur travail (premiers soins, radio, filtration de l'eau, allumage d'un feu, etc.).

Faire participer les gens est une chose particulièrement efficace pour obtenir leur adhésion. Assurez-vous que les personnes (y compris vous) ne sont pas stressées durant vos exercices d'entraînement. Rappelez-vous enfin que ceci est quelque chose que vous devriez faire continuellement, et pas seulement sur le court terme...

Publié par [Pierre Templar](#)